

AVRIL 1894

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



L'Amidonnerie & Rizerie de France

PARIS-LILLE

Présente aux Dames

SOUS LE TITRE

ONDINE

DEUX POUDRES PARFAITEMENT DISTINCTES
et garanties **PUR RIZ**

En vente dans toutes les bonnes maisons
s'occupant d'Articles de Toilette et d'Hygiène.



ONDINE extra parfumée à la Violette

Spéciale aux **SOINS** du **VISAGE**

La boîte : grand format, 2 francs.
— petit format, 1 fr. 25.

Mise dans l'eau par petites doses, l'ONDINE lui ôte
sa crudité, elle la rend douce et rafraîchissante.

ONDINE poudre d'Amidon de Riz

Spéciale pour tous les **SOINS** de la **PEAU**

Le paquet : grand format, 1 fr. 25.
— petit format, 0 fr. 75.

Ne jamais se laver sans délayer dans l'eau une
petite cuillerée d'ONDINE.

ORKIDÉE

(Essence concentrée) **PARFUM A LA MODE**
Suavité, Fraîcheur, Persistance

ORKIDÉE

(Eau de Toilette) **PARFUM A LA MODE**
Santé et Fraîcheur de la Peau

ORKIDÉE

(Savon) **PARFUM A LA MODE**
Blancheur, Velouté et Fraîcheur de la Peau

ORKIDÉE

(Sachets pour le linge) **PARFUM A LA MODE**
Hygiène, Antiseptique et Santé

LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré — PARIS

AUX FORGES DE VULCAIN, PARIS



CARTONS CLASSEURS

Le plus perfectionné et le meilleur
marché de tous les classeurs.

E. CHOUANARD, ingénieur
3, rue Saint-Denis
ATELIERS : 18, RUE DU CLOître-NOTRE-DAME

CLASSEURS DE CORRESPONDANCE
(FABRICATION FRANÇAISE)

Nouveau système perfectionné breveté s. g. d. g.
Classement et recherches rapides des
lettres, factures, par ordre alphabétique et
chronologique. — PRIX : depuis 4 francs.
Avec nos sous-répertoires brevetés,
chaque correspondant peut avoir son dossier.
Le "Classeur Chouanard"
possède seul ces avantages.

BUREAUX-CLASSEURS



BUREAU MODERNE (Prix)

Longueur : 1*20 1*35 1*50 1*65
Article soigné : 500 600 675
Article ordinaire : 250 280 305

Sur demande, envoi franco du Catalogue.

FABRIQUE D'EVENTAILS

HTE TEMPLIER

Successeur de la M^{me} V^{ve} BETHMONT
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol
PARIS



Exposition universelle 1867
Médaille de 1^{re} classe.
LE HAVRE 1868.

ÉVENTAILS FANTAISIE ÉCRANS BREVETÉS
EN TOUS GENRES S. G. D. G.

SPÉCIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue
illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris
ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr. environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

La PATE EPILATOIRE DUSSE

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles regnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{me} m^{me}.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Extrait contre mandat-poste de 20 fr. 85.)
DUSSE, Inventeur, 4, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres etcouleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1894

LE GÉNÉRAL JAMONT
Commandant le VI^e Corps à Châlons-sur-Marne.



VI^e CORPS

Plateau d'Eerouves



Fort du
Mont St-Michel

TOUL

Fort de la Motte

Fort de la Justice

Citadelle



VII^e CORPS

BELFORT

Croix de Toulouse Fort des Salettes Citadelle

Pont d'Asfeld

Mont Janus
Fort des Trois-Têtes

Fort de l'Infernet

LE GÉNÉRAL VOISIN
Commandant le XIV^e Corps à Lyon.



BRIANÇON



XIV^e CORPS

LE GÉNÉRAL DE VAULGRENTANT
Commandant le XV^e Corps à Marseille.



XV^e CORPS

Fort du Mont-Chaue
d'Apremont

Fort du Mont-Chaue
de Tourette

Mont Macaron



NICE

LA FRONTIÈRE

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Une partie de piquet, par BOUTIGNY. — *Trop Novice*, par PAUL JAZET.

La Frontière, par *** : Vues de Toul, Belfort, Briançon et Nice; portraits des généraux commandant les vi^e, xiv^e et xv^e corps.

L'Aquarelle militaire, par ARMAND DAYOT : l'Entrevue du général Augereau et du général autrichien Provera, par BAGETTI. — La Bataille d'Austerlitz, par le général LEJEUNE.

Les Livres, par T. G.

Le Fantassin français — I, l'Entraînement en manœuvres, par GYM; illustrations photographiques instantanées en couleurs.

Le Fantassin français — II, L'Entraînement à la caserne, par GYM; illustrations photographiques instantanées.

Nos Alpains, par JEAN VÉZY; illustrations en couleurs de P. COMBA.

Les Trophées de la France, par GERMAIN BAPST; reproductions d'estampes et de tableaux anciens.

La Bataille d'Arcole, extrait des Souvenirs inédits de André Estienne, surnommé le petit Tambour d'Arcole; illustrations en couleurs de CHARTIER.

COUVERTURE : *Sentinelle double*, par AIMÉ MOROT.

La Frontière

Entre deux bornes éloignées, une ligne idéale dont on ne trouve aucune trace, ni dans les champs, ni dans les bois, ni sur les chemins, ni sur les montagnes, ni sur les berges des fleuves, une ligne pourtant jalousement gardée en certains endroits, une barrière réelle pour le commerce, virtuelle pour l'homme, nulle pour la pensée — voilà la frontière!

Sur les cartes, à travers le réseau serré des lignes topographiques et des écritures, serpente une ligne continue dessinée le plus souvent avec une succession de petites croix mystiques; en deçà et au delà, la région est à peu près pareille, les noms se ressemblent, rien n'indique qu'il y ait une séparation morale entre les habitants d'un côté ou de l'autre — c'est le tracé de la frontière.

Pour chacune des inflexions de cette ligne, le sang a coulé; pour chaque inflexion nouvelle le sang, probablement, coulera encore, et pourtant que devrait importer à la pauvre espèce humaine que la surface de la petite sphère sur laquelle elle évolue dans l'immensité de l'Univers soit divisée en un plus ou moins grand nombre de compartiments? Mais il en est ainsi, et il en sera ainsi pendant des siècles encore! Le mieux est donc d'en prendre son parti.

✱

Derrière les frontières qui séparent de la France les pays voisins se trouvent les territoires de plusieurs de nos corps d'armée.

Nous citerons, pour mémoire, les 1^{er} et 2^e corps, qui sont frontières avec la Belgique, et les 16^e, 17^e, 18^e, qui sont frontières avec l'Espagne. Ce n'est évidemment pas dans les Flandres, ni dans les pays Basques ou en Catalogne qu'il faut chercher ceux qui nous guettent.

C'est seulement dans l'hypothèse assez peu probable où la Belgique laisserait violer sa neutralité à notre détriment que la frontière du Nord jouerait un rôle.

Nos frontières du Nord-Est, de l'Est et du Sud-Est, au contraire, sont bordées par nos adversaires de demain.

Le 6^e corps est frontière avec le Luxembourg et avec l'Allemagne; le 7^e corps avec l'Allemagne et la Suisse; le 14^e corps avec la Suisse et l'Italie; le 15^e avec l'Italie. Ce sont donc ces quatre derniers corps d'armée qui supporteront les premiers efforts de la prochaine lutte. Ils sont en bonnes mains, sous les ordres de généraux actifs, vigoureux et expérimentés.

Le général Jamont, qui est à la tête du 6^e corps à Châlons-sur-Marne, est un ancien officier d'artillerie qui a fait campagne partout où l'on s'est battu depuis qu'il est au service, et partout avec éclat. Il a déjà commandé le 1^{er} corps.

Le général de Négrier, qui commande le 7^e corps à Besançon, sort de l'infanterie. C'est un des plus jeunes généraux en chef. Ses exploits dans le Sud Oranais et au Tonkin sont presque légendaires.

Le général Voisin, qui commande le 14^e corps à Lyon et est en même temps Gouverneur militaire de cette ville, sort de l'artillerie. Il a fait de nombreuses et brillantes campagnes, notamment en Crimée et au Mexique. Il a déjà commandé le 5^e corps.

Le général de Vaulgrenant, qui est à la tête du 15^e corps à Marseille, sort également de l'artillerie. Il s'est particulièrement distingué en Italie et a servi longtemps auprès du maréchal de Mac-Mahon, qu'il assistait lorsqu'il fut blessé à Sedan. Il a été Gouverneur de Nice et connaît parfaitement la région.

Ces officiers généraux, il faut bien le remarquer, commandent les troupes qui composent leur corps d'armée ou qui stationnent sur leurs territoires, mais ces troupes font partie elles-mêmes d'armées dont d'autres officiers généraux désignés d'avance ont reçu, dès le temps de paix, le haut commandement.

Les troupes, en effet, ne sont pas faites pour garder ou défendre la partie de la frontière qui est à leur portée, mais pour marcher à l'ennemi ou le recevoir avec tous les honneurs qui lui sont dus s'il se porte à leur rencontre.

La frontière ne compte pas; c'est un mot, au point de vue militaire, et rien de plus. C'est dans le public, de moins en moins ignorant, du reste, aujourd'hui, des choses de la guerre, que ce mot « la frontière » éveille à tort des idées obscures d'une ligne à défendre pied à pied et dont la perte sur un point équivaldrait à un désastre.

À la guerre, le terrain et ses lignes réelles ou idéales n'ont qu'une importance très secondaire, l'unique objectif du commandement, c'est le gros des forces de l'ennemi.

Les Etats belligérants accumulent naturellement des troupes considérables le plus près possible de leur frontière pour être en mesure d'opposer, dès le début d'une guerre, à leurs adversaires une force plus grande que la leur. Mais personne n'y gagne rien, car la méthode est générale.

Ainsi, l'Allemagne entretient sur la frontière d'Alsace-Lorraine les troupes de ses 16^e, 15^e, 14^e corps et d'autres troupes tirées de l'intérieur. Elle y a accumulé plus de cent bataillons et de quatre-vingts

escadrons avec l'artillerie correspondante. A Metz seulement, c'est-à-dire à moins d'une journée de marche de notre territoire, il y a tout un corps d'armée réuni.

En face de ce formidable rassemblement, la France, elle aussi, tout en conservant sa division territoriale et en n'ayant en apparence que deux corps d'armée à y opposer, le 6^e et le 7^e, a accumulé des forces. Le 6^e corps comprend en effet trois divisions de plus que les autres, celles de Saint-Mihiel, Commercy et des Vosges. Sur le front d'Alsace-Lorraine, nous avons à peu près exactement le même nombre de bataillons, d'escadrons et de batteries que l'Allemagne, et nos rassemblements d'Epinal, Nancy, Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, répondent aux leurs.

Sur la frontière du Sud-Est les Italiens n'ont pu, à ce point de vue, imiter leurs alliés. Eux ont créé depuis longtemps des troupes spéciales qui s'ajoutent, en effectif, à leurs corps d'armée de frontière. Ce sont leurs bersagliers et leurs alpins. — Nous avons les nôtres.

L'ensemble de leurs 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e corps qui font face à la France comprend environ quatre-vingts bataillons et soixante escadrons avec l'artillerie correspondante. Nos troupes des 14^e et 15^e régions forment un ensemble supérieur à ce total, mais il est juste de remarquer que cette supériorité ne sera que momentanée en temps de guerre, car la majeure partie de nos forces nationales sera absorbée par la guerre au Nord-Est, tandis que l'Italie, n'ayant qu'un adversaire, peut concentrer toute son armée contre lui. Les difficultés du terrain rachètent d'ailleurs l'inégalité des forces.

✱

Les régions qui, par l'effet des caprices de la politique ou des traités signés le couteau sur la gorge, sont devenues frontières, sont naturellement destinées à être envahies par l'armée victorieuse qui cherchera à profiter de toutes les ressources qui s'y trouvent ou que son adversaire y aura réunies pour l'éventualité contraire. Doit-on la laisser jouir paisiblement de sa conquête? Doit-on la laisser cheminer librement sur le territoire pendant que l'armée repoussée cherche à se reformer pour reprendre l'offensive? Doit-on au contraire l'arrêter, l'obliger à disséminer ses forces, à s'user pour avancer? La réponse est évidente — et c'est là l'objet des places fortes.

Leur nombre, avec la guerre actuelle, est restreint. On dispose de moyens d'attaque trop puissants pour ne pas chercher à rendre les places très fortes et il vaut mieux en avoir peu de telles que beaucoup de médiocres. Ce sont naturellement des places que leur situation stratégique — sur de grands fleuves, dans des vallées riches, en des points de passage obligés — ou la grandeur des ressources qu'elles offrent à l'ennemi ont désignées pour remplir ce rôle.

Les plus importantes de chacune des quatre régions dont nous avons parlé sont Toul pour la 6^e, Belfort pour la 7^e, Briançon pour la 14^e, Nice pour la 15^e.

Les trois premières ont encore d'anciennes enceintes qui n'ont plus grande valeur en face des progrès de l'artillerie de siège moderne, mais qu'il valait mieux cependant garder que de démolir. La quatrième n'a pas d'enceinte. Mais toutes quatre ont des forts détachés qui leur font une sorte de grande ceinture et étendent leur action au loin. Ces forts n'ont plus, comme autrefois, une forme pour ainsi dire type, immuable, quelle que soit l'assise de leur établissement. Ils sont de formes très variées, au contraire; tantôt garnissant juste une crête étroite, tantôt s'étendant sur de vastes plateaux bordés de crêtes abruptes.

Les pièces d'artillerie y ont plusieurs emplacements et, dans les forts les plus récents, des routes ou des petites voies ferrées permettent de les déplacer au cours d'un siège. Les défenseurs, leurs munitions, leurs approvisionnements sont logés sous le rocher, quand il y en a, ou sous des abris fortement bétonnés. Certaines pièces de fort calibre, à la conservation desquelles on attache une plus grande importance, sont garanties par des tourelles, véritables coupes d'acier à peine visibles, sortes de monstres cachés à ras du sol, qui vomissent la mort au travers d'une petite ouverture qu'un mécanisme invisible fait passer au moment voulu devant le but.

Si une place forte a arrêté l'ennemi pendant un temps à peu près égal à la durée présumée de sa résistance, en le forçant à créer des chemins, à réparer des voies ferrées détruites ou à les détourner pour amener à bonne portée un lourd matériel d'artillerie, en l'obligeant à l'établissement long, dispendieux et difficile d'un grand parc de siège, en immobilisant devant les fronts de ses ouvrages une notable partie de ses troupes — cette place forte a joué son rôle. Tant qu'elle a des vivres et des munitions, si son commandant fait son devoir, elle doit résister. Les exemples de levée de siège, de résistance plus longue que la durée de la guerre, — Metz au xvi^e siècle, Mantoue au xvm^e, Belfort il y a vingt-trois ans, Tuyen-Quan enfin, — sont faits pour reconforter les défenseurs.

L'ennemi, de son côté, ne néglige rien, s'il entreprend un siège, pour le mener à bout. Les résultats qu'il attend de la reddition de la place justifient ses efforts.

Ainsi il est évident que la possession de Toul importe à l'ennemi qui veut s'avancer à travers la Moselle et la Meuse sur Paris. Il ne peut utiliser la voie ferrée de Strasbourg que s'il possède Toul.

Belfort n'a pas une importance stratégique aussi grande, mais tant que cette place tiendra, l'ennemi ne peut se répandre, comme il le voudra peut-être, dans le bassin de la Saône pour coopérer sur le flanc gauche de notre armée des Alpes à l'action de l'Italie.

Briançon est la clef de la région des Hautes-Alpes, sa possession

est indispensable à l'ennemi qui veut manœuvrer contre Lyon avec de gros effectifs.

Enfin Nice assure à celui qui l'occupe la possession de tout le comté et de la rade de Villefranche. Elle est en butte aux coups de la mer, c'est vrai, mais sur mer comme sur terre, ne sommes-nous pas à deux de jeu?

Il y a bien d'autres places fortes en France, importantes aussi comme Lille, Maubeuge, Verdun, Epinal, Besançon, Grenoble, etc... mais qui ne les connaît aujourd'hui? Nous avons seulement voulu parler de celles dont la perte nous serait la plus sensible.

L'aquarelle Militaire

Dans son *Cours d'art et d'histoire militaire*, Vial nous apprend que la stratégie opère sur de vastes surfaces géographiques, qu'elle prépare ses combinaisons d'après des cartes générales qu'elle demande

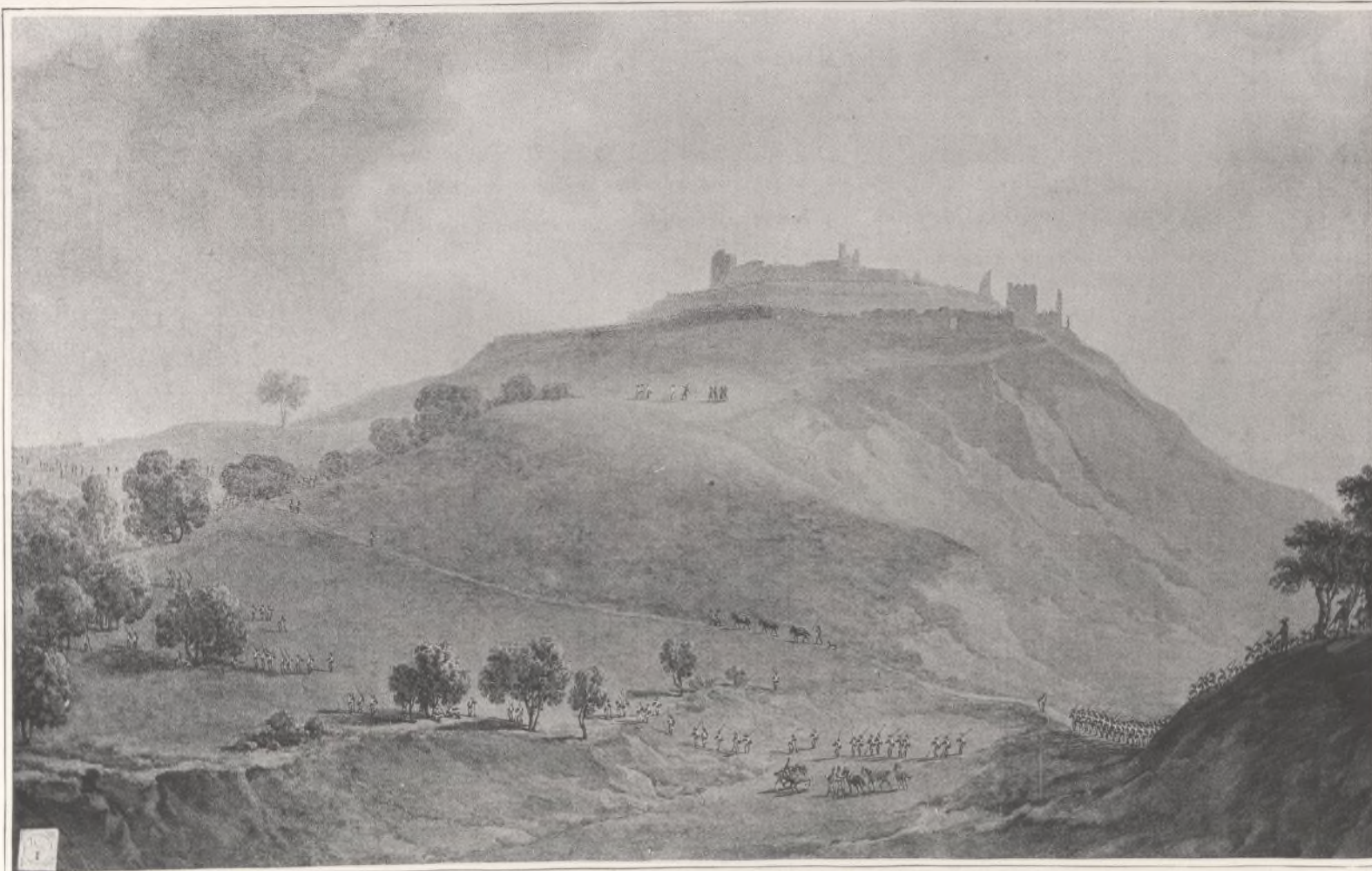
plusieurs jours pour leur exécution..., tandis que la tactique, au contraire, opère sur une surface de quelques lieues carrées, prépare ses mouvements d'après des cartes particulières, ou plutôt des plans topographiques, et les accomplit en quelques heures. « La stratégie répartit les troupes sur le théâtre d'opérations et les rassemble au moment décisif sur le champ de bataille. La tactique les y engage. »



LA BATAILLE D'AUSTERLITZ, PAR LE GÉNÉRAL LEJEUNE.

De cette distinction si clairement formulée par M. Vial entre la stratégie et la tactique, il ressort qu'on pourrait classer les peintres

militaires en deux catégories bien caractérisées : l'une comprendrait ceux qui, voulant exprimer sous une forme sensible et relativement



LE GÉNÉRAL AUGEREAU ET LE GÉNÉRAL PROVERA. AU CHÂTEAU DE COSSERIA, PAR BAGETTI.

pittoresque l'art théorique des batailles se manifestant sur le théâtre même des opérations, devenu, grâce au pinceau descriptif de l'artiste, une sorte d'immense échiquier, où les armées ennemies, taches

presqu'imperceptibles savamment disséminées dans les vastes espaces, vont jouer la grande partie. La plupart de ces peintures, longuement méditées, sont d'une exécution correcte et froide et semblent surtout

de gracieuses notes enseignantes de l'art militaire. Néanmoins plusieurs d'entre elles méritent qu'on en parle.

✱

Dans l'autre catégorie, et c'est assurément celle qui renferme les plus nombreux et les plus illustres représentants de la peinture militaire, figureraient tous les artistes qui ont demandé leurs sujets d'inspiration à l'action immédiate, sacrifiant le décor au personnage, se souciant fort peu des relations stratégiques et cherchant avant tout à glorifier l'héroïsme du soldat dans d'épiques compositions, comme *le Champ de bataille d'Eylau* de Gros, *la Retraite de Russie* de Charlet, ou par l'expression de sujets épisodiques comme *le Grenadier de Waterloo* de Raffet, *la Barrière de Clichy* d'Horace Vernet, *Combat sur une voie ferrée* de De Neuville.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de ces derniers et nous ne parlerons que des peintres stratégiques.

✱

Bien à tort, croyons-nous, on a classé Van der Meulen parmi les peintres stratégiques en lui attribuant une place d'honneur. Certes, cet intéressant artiste a quelquefois rendu avec une grande fidélité la configuration d'un champ de bataille, les positions des armées en présence, la silhouette des villes et les divers détails d'un siège, mais, la plupart du temps, c'était Louis XIV qui indiquait lui-même au peintre ses intentions, et c'est, guidé par la volonté royale, que son pinceau facile a représenté tant de marches, tant de haltes, tant d'escarmouches, tant d'épisodes divers de la vie militaire, se déroulant dans l'immensité des décors verdoyants désignés d'avance.

Le vrai peintre stratégique est celui qui, n'ayant d'autre idéal que l'expression du réel, refuse d'autre inspiration que celle qu'il trouve dans la vérité même de son sujet et s'impose la très noble tâche de traiter chacune de ses toiles documentaires avec toute la fidélité d'un historien consciencieux. Quand ce souci de l'absolument vrai est encore relevé par une réelle habileté artistique, et la chose se rencontre fréquemment, l'œuvre est du plus haut intérêt.

C'est surtout dans le corps des ingénieurs-géographes, corps spécial d'officiers créé sous le premier Empire, et qui suivant la prédiction d'Arago, « deviendrait une véritable gloire pour la France », qu'on rencontre quelques-uns de ces peintres militaires, dont les œuvres à la fois précises, vivantes et d'une habileté de métier remarquable, sont de très précieux et à la fois très artistiques documents de l'histoire militaire de notre pays. Le rôle des ingénieurs-géographes consistait surtout à construire les plans et les cartes qui figurent les accidents et les divisions du sol. Mais plusieurs de ces officiers distingués s'écartaient souvent de leurs programmes d'études, dans les moments de loisir que leur laissaient leurs travaux de stratégie purement géométriques, pour exécuter au pinceau de véritables compositions, dans un cadre de nature habilement traité. Dans certaines de ces gouaches ou de ces aquarelles dont plusieurs pourraient être signées des noms de Bagetti ou du baron Lejeune, les théories stratégiques des Vial, des Napoléon, des archiduc Charles se trouvent exposées, résumées, et, à l'aide de groupements, de dispositions de plans, de marches habilement dissimulées rendues pour ainsi dire palpables, sous une forme et sous une couleur séduisantes.

Un type curieux des armées impériales, que ce général Lejeune, cet enrôlé volontaire de 1792, qui maniait avec un égal succès le sabre et le pinceau, et qui, entre deux batailles, ou dans les courtes trêves de sa longue et brillante carrière militaire, peignit sous tous les cieux, en Italie, en Egypte, en Espagne, en Russie, de nombreuses toiles surtout intéressantes par la vivante fidélité des détails, et dont quelques-unes figurent encore en bonnes places dans nos musées. D'ailleurs, ce soldat artiste qui en 1809 s'illustrait en allant dans une barque, au péril de ses jours, chercher Bonaparte enfermé dans l'île de Lobau, puis, portait aux maréchaux Bessières et Masséna les ordres qui décidèrent le gain de la bataille de Wagram, eut une fin d'existence tout à fait digne de ses exploits passés et aussi de ses travaux d'art. Après la Révolution de Juillet, l'ancien enrôlé volontaire de 1792, l'ancien élève du peintre Valenciennes devint directeur de l'école des Beaux-Arts et de l'école Industrielle de Toulouse.

✱

Pour qui désire étudier dans ses détails le genre de peinture qui nous occupe, une visite est nécessaire, visite longue, avec de nombreuses stations, dans les bâtiments du ministère de la Guerre. Là se trouvent rassemblées par centaines, disséminées un peu partout, le long des obscurs corridors ou dans de vastes pièces brutalement éclairées, des gouaches et des aquarelles de réelle valeur artistique. Un grand nombre sont signées des noms de Bagetti, de Gautier, de Morel, de Genet.... Beaucoup, malgré leurs qualités de métier et l'intérêt historique sont veuves de signatures, d'autres enfin, les dernières en date, et qui ne sont d'ailleurs, la plupart du temps que de précieuses reconstitutions, comme : *la prise de Constantine*, *le siège de Puebla*, *la reddition de Ciudad-Rodrigo*, *le passage de la Vistule*, *la bataille de Loigny (1870)*, et ont été exécutées par Yung et Gobaut. La joie que j'ai éprouvée à examiner ces fines peintures, presque toutes étincelantes de vérité comme des notes d'histoire vivement rédigées par des témoins oculaires, m'a fait penser que d'autres que moi éprouveraient ce même sentiment s'il leur était permis d'obtenir un libre laisser-passer de la garde qui veille à la porte du ministère de la Guerre. Mais, pour des raisons sans doute très justifiées, l'entrée de ce mystérieux édifice devient aussi difficile que celle de la troisième enceinte du palais de l'Empereur des Céléstes, et, sans d'autres témoins que des garçons de bureaux désœuvrés, des officiers affairés, des fonctionnaires alourdis jusqu'au sommeil par la chaleur des poêles, ces pauvres peintures, légères et délicates, mal protégées contre l'action du soleil et la poussière, vont continuer à demeurer ignorées de ceux qui pourraient le mieux en apprécier la valeur.

Pourquoi ne pas en rassembler les meilleures dans un coin des Invalides transformé cette fois en un véritable Musée d'art militaire. Il serait facile de leur trouver un bon éclairage et les rendre accessibles aux yeux de tous. Et si l'on pouvait, en même temps, enrichir encore ce nouveau musée, aujourd'hui trop spécial, en y transportant tous les petits bateaux qui figurent (on ne sait pourquoi) au musée du Louvre, ce serait parfait. — Du même coup on permettrait au public d'examiner les jolies gouaches et aquarelles enfouies aujourd'hui au ministère de la Guerre, et le transfert du musée de la Marine au Musée de l'art militaire... et naval (bon nombre d'aquarelles traitent également des faits d'armes maritimes) fournirait aux conservateurs du

Louvre l'heureuse occasion d'utiliser cinq ou six salles fort bien éclairées pour l'exposition de précieuses collections de dessins forcément relégués dans l'ombre, faute de place pour les présenter convenablement aux regards du public — voilà, croyons-nous, deux bonnes mesures à prendre.

ARMAND DAYOT.

Les Livres

« Je suis issu d'une race de soldats. On n'a jamais connu dans ma famille d'autre métier que celui des armes. »

Ces premières lignes de *Mes souvenirs*, du général du Barail, que je transcris ici, donnent tout de suite l'impression de la fière allure qui anime cette publication.

Si je ne craignais d'employer une métaphore ridicule, je dirais que ce brave soldat a écrit ses mémoires avec son sabre, que l'on entend résonner à chaque ligne, avec accompagnement de fanfares.

Les journaux ont reproduit déjà plusieurs extraits de ce premier volume qui va de 1820 à 1851. On y trouve tracée avec un esprit, une bonne humeur et une vigueur saisissantes, la vie militaire de la Restauration, avec les souvenirs des armées impériales; puis les débuts et l'épanouissement de l'armée d'Afrique, et la physionomie de cette guerre nouvelle, avec ses audaces, ses surprises, ses héroïsmes.

La jeune armée, celle qui date d'après 1870, lira peut-être avec quelque mélancolie ces récits; les ardents, les aventureux n'ont plus un pareil théâtre; il ne leur reste que les fièvres du Tonkin ou les guet-apens au pays noir pour y risquer misérablement leur vie.

Chez Plon vient de paraître le deuxième volume des *Mémoires du général Thiébault*. Il est d'un prodigieux intérêt: les rapports de l'auteur avec Bonaparte, sa vision du quartier général de l'armée d'Italie, surtout la façon dont il raconte les événements de Rome et dont il décharge Masséna; puis, cette histoire toute nouvelle, et qui est une révélation véritable, de la campagne de Naples sous Championnet, ces faits d'armes demeurés ignorés jusqu'ici et qui égalent tout ce que l'antiquité nous a légué de plus fabuleux; enfin le spectacle de la société romaine et napolitaine, et l'amour tel que l'éprouvaient ces hommes surprenants, en qui toute passion trouvait son paroxysme, c'est ce volume qui se lit comme le plus attachant des romans d'aventure et qui, publié avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse bonne foi par Fernand Calmettes, a de plus, sur certains mémoires récemment parus, cette immense supériorité d'être intégralement transcrit.

Dans *Mes paradis*, Jean Richepin formule de nouvelles pensées; un nouvel état d'âme s'est développé en lui; l'instinct particulier qui contraignait les poètes à se raconter eux-mêmes au public nous procure la bonne fortune de ce recueil où, semblable aux athlètes trop beaux pour avoir le souci de la nudité, Richepin se montre tel qu'il est, avec ses tendresses, ses brutalités, ses exubérances et, parfois, ses découragements.

Pour des raisons qu'il est assez difficile de pénétrer, le public ne goûte guère les livres qui rappellent l'investissement de la capitale et les misères des Parisiens pendant l'hiver 1870-71. Souhaitons aux *Souvenirs d'un vaudevilliste*, d'Ernest Blum, un meilleur sort qu'aux œuvres de ses prédécesseurs; il le mérite par son accent de vérité, ses mille détails observés avec l'œil du boulevardier devenu héroïque, et parfois ses naïfs enthousiasmes, bien excusables alors, en face de l'étrange gouvernement dont Paris fut la victime pendant cette triste période.

Un recueil d'Edouard Cadol est toujours une bonne fortune pour les lecteurs qui ne demandent à un livre que le charme et l'amusement. Ils trouveront à se satisfaire avec le *Secrétaire particulier*, la principale nouvelle du volume et qui lui donne son titre.

Le mariage de la petite Providence, par M. Petibon, publié par Delagrave avec des illustrations de C. Bellanger, est un roman honnête et attachant, une histoire de mariage qui commence et qui finit bien. La mère peut en permettre la lecture à sa fille; c'est donc une œuvre rare par le temps qui court.

Le 13^e, de Gyp, c'est le jeune d'Okaz qui s'est fait admettre dans une bande de douze mondains et mondaines, organisés en ménage commun pour passer une saison au bord de la mer. Il subit les tribulations les plus variées, et Gyp les raconte dans la forme dialoguée où elle met tant d'esprit, d'observation et d'ironie. — T. G.

LE FIGARO-SALON DE 1894

PAR CHARLES YRIARTE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure

auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS du format 42x62 des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

LE PREMIER FASCICULE PARAÎTRA VERS LE 25 AVRIL

En vente chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro »

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Souscription aux six fascicules : franco, 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



Le Fantassin Français

I. — L'ENTRAÎNEMENT EN MANŒUVRES

La guerre moderne amènera en présence, sur un espace de terrain restreint, des forces considérables : les peuples en lutte, cherchant chacun à obtenir l'avantage dès la première rencontre, mettront en mouvement toutes leurs ressources vitales, précipitant à rangs serrés, vers la frontière menacée, tout ce qu'ils comptent d'hommes valides, de l'adolescence à l'âge mûr. Comment abriter et nourrir ces masses énormes ? C'est une des questions qui, à juste titre, préoccupe le commandement.

Voyez ce groupe de soldats ; le chef qui le dirige semble discuter avec l'habitant de l'humble demeure devant laquelle la troupe s'est arrêtée. Quelques hommes se reposent ; d'autres, qui ont formé les faisceaux, sont allés assurer la nourriture du groupe et reviennent chargés de vivres. C'est un épisode de cantonnement : la ferme isolée que nous voyons est située à peu de distance du village où est installé le gros de la troupe. Une escouade a reçu l'ordre de s'y rendre ; l'habitant s'effraye du nombre d'hommes qu'il doit loger dans sa maison, à peine suffisante pour sa famille et lui. Tout en parlementant le caporal a désigné les hommes qui doivent assurer la distribution de l'eau, du bois, des légumes : chacun a son rôle, tout se fait en ordre.

Les soldats vont se trouver bien à l'étroit ! Mais qu'y faire ?

Le bivouac, sous la petite tente ou sous des abris improvisés, offre la solution la plus tentante, le chef tenant mieux sa troupe dans la main ; mais c'est aussi la plus fatigante pour les hommes. Aussi fera-t-on cantonner les soldats toutes les fois qu'on le pourra, en utilisant tous les abris, granges, écuries, halles, etc... qu'on trouvera dans les localités. Préparés par des officiers d'état-major parfaitement au courant de tous les détails de cette délicate mission, les cantonnements sont répartis entre les divisions, les brigades, les régiments. Chacune de ces unités est représentée par des groupes d'officiers, de sous-officiers et de soldats auxquels incombe le devoir d'assurer le détail du cantonnement qui a été affecté à leur troupe.

Répartir rapidement le lot d'habitations qui leur est échu entre les diverses fractions ; tracer sur les portes ou les murs des inscriptions indicatrices ; choisir l'emplacement où se ferait la réunion de la troupe en cas d'alerte ; rechercher les points d'eau et y établir un service de surveillance ; choisir un emplacement

pour les distributions ; assurer les vivres à la troupe ; tels sont, en quelques mots, les principaux devoirs de ces groupes, appelés *campements*, qui précèdent les colonnes en marche.

On comprend aisément l'importance de la bonne organisation de ce service dont dépendent le repos, la nourriture et la santé des troupes. Les maladies qui s'attachent aux pas des armées n'ont souvent d'autres causes que la mauvaise organisation du logement et de l'alimentation.

Mais, tout en assurant le bien-être des hommes, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a grand avantage à les agglomérer dans un espace restreint.

Dans le dressage du soldat on lui enseigne la façon de prendre place dans un hangar, une grange, etc... On fait bien comprendre aux hommes que chacun doit contribuer au bien-être de l'escouade, on leur apprend à s'entraider les uns les autres pour la confection de la soupe, à nettoyer leurs armes et leurs effets et à songer à l'intérêt collectif avant de se préoccuper de leur bien-être personnel.

Ce n'est pas du premier coup qu'on arrive à obtenir des gradés et des hommes la rapidité dans l'exécution et la sage division du travail. Autrefois, alors que les Etats étaient presque continuellement en guerre les uns avec les autres, le soldat faisait son instruction en se battant. Mais aujourd'hui les périodes de paix sont longues et avec le développement des chemins de fer, à peine la guerre déclarée, des masses ennemies considérables se trouveront en présence. Il est donc nécessaire d'entamer les hostilités avec des soldats prêts à la lutte, brisés aux fatigues, disciplinés assouplis, ayant passé par toutes les épreuves de la guerre sans en avoir subi les dangers, en un mot, entraînés.

La méthode est générale et on la trouve appliquée dans toutes les armées de l'Europe.

L'instruction militaire se donne d'abord individuellement, puis on réunit les soldats en groupes de plus en plus forts que l'on exerce progressivement.

Les exercices se font au quartier ou en pleine campagne.

Dans la cour de la caserne les jeunes soldats apprennent le mécanisme des formations : en pleine campagne ils appliquent ces principes. Les sous-officiers, les caporaux enseignent, dans les chambres, aux hommes de recrue, les devoirs du soldat, la

façon d'entretenir les armes et les effets et de s'habiller; c'est encore dans les chambres que les jeunes soldats se façonnent aux principes du tir. Ils se préparent aux exercices du tir à la cible par des tirs réduits dans les stands.

Les matières à voir sont nombreuses : elles paraissent souvent bien ardues au pauvre « bleu »; aussi varie-t-on, au début sur-

C'est une tâche souvent ardue que celle des instructeurs : mener l'enseignement sans brusquerie, procéder avec méthode, s'assurer que l'homme a bien saisi la démonstration, tout l'art de réussir est là. C'est dans le cours de cette instruction que le gradé apprend à juger ses hommes, à connaître leur intelligence et les aptitudes de chacun au rôle d'éclaireur.



La gravure ci-contre représente une patrouille débouchant d'un bois et allant à la recherche de l'ennemi : sur le chemin s'avancent deux éclaireurs, suivis de près par le gradé qui dirige leur marche; ils sont prêts à faire feu, l'arme dans la saignée du bras. A la lisière du bois paraissent deux hommes qui ont assuré la sécurité du flanc droit de la troupe.

Les éclaireurs viennent de s'arrêter et le chef de la patrouille se porte à leur hauteur pour s'assurer par lui-même de l'exactitude des renseignements reçus. Le gros de la patrouille est arrêté en arrière, attendant les ordres : il semble que des liens invisibles rattachent toutes les parties du dispositif.

La nécessité de se garder avec soin, en station comme en marche, est impérieuse, surtout avec

tout, les sujets d'instruction, afin de soutenir l'attention du soldat en éveillant sa curiosité et stimulant son désir d'apprendre.

La jeune recrue française pense bien un peu, les premiers jours, à la famille absente, aux exigences forcées de la discipline militaire : la gaieté et la vivacité nationales ont bientôt raison de ces quelques impressions de tristesse. L'adolescent, devenu soldat, se sent fier de pouvoir contribuer à la défense de la patrie et se consacre avec ardeur à l'étude de son métier.

Suivons le jeune soldat dans son instruction en pleine campagne. On lui enseigne à connaître et à utiliser le terrain : on lui apprend à nommer tout ce qui se rapporte aux bois, aux eaux, aux routes, aux lieux habités. On lui enseigne ensuite les prin-

la grande portée des nouvelles armes. Le rôle des patrouilles d'éclaireurs a grandi et c'est avec des hommes de choix qu'on les compose : attentifs de l'œil et de l'oreille, toujours prêts à faire feu, les éclaireurs se glissent le long des haies, s'arrêtent pour écouter, traversent par bonds les espaces découverts, s'écartent pour fouiller vivement un coin suspect ou gravir les pentes d'un léger mouvement de terrain, sans jamais perdre le contact de la troupe de laquelle ils dépendent.

Malgré l'intelligence du soldat français et ses dispositions naturelles, ce n'est qu'à force de pratique qu'il s'assimile tous les détails de son rôle en campagne : s'attardant le moins possible dans des explications fastidieuses, l'instructeur fait voir à l'homme

l'application des principes qu'il pose par des petites manœuvres intéressantes, dans lesquelles l'ennemi est représenté par des anciens soldats.

C'est tantôt la reconnaissance d'une ferme, d'un hameau, d'un petit bois; tantôt la recherche de l'adversaire, la surprise d'un petit poste : bien dirigés, ces exercices instruisent l'homme en l'amusant et les deux partis rivalisent d'ardeur pour mener à bien la mission qui leur a été confiée.

Dès que l'homme sait utiliser individuellement le terrain on lui enseigne à appliquer en groupe les principes qu'il a reçus.

Il faut, en effet, que l'escouade, la demi-section, etc., soient aussi souples que l'homme isolé : tantôt les hommes se tiennent serrés les uns contre les autres, tantôt ils se dispersent et, dans un cas comme dans l'autre, leurs



cipes de l'orientation, les moyens de se porter de jour et de nuit dans une direction donnée. On lui montre comment il doit utiliser le terrain, soit pour masquer sa marche, soit pour prendre position; on termine son instruction en lui apprenant à transmettre un ordre verbal, mission toujours difficile à exécuter.

mouvements doivent rester intimement liés.

La gravure ci-dessus représente un groupe en « position d'attente ». Faisant gravir à ses hommes la pente d'un mouvement de terrain, sur la crête duquel il va leur faire prendre position, le chef de la troupe a la bonne fortune de rencontrer une légère excava-

tion. Il y abrite ses hommes, lance deux éclaireurs en avant pour explorer le terrain et se porte lui-même à quelque distance derrière eux pour se rendre compte de la situation. Les éclaireurs, ayant aperçu l'ennemi, se sont arrêtés; le chef de la troupe se retourne et fait de la main un geste pour prévenir ses hommes qu'ils doivent rester bien dissimulés.

Depuis quelques années l'armement des diverses puissances européennes a subi de telles transformations que les conditions dans lesquelles se trouveront les troupes sur le champ de bataille ont été profondément modifiées.

Par suite de l'absence de fumée dans les nouvelles poudres, une troupe postée à couvert pourra cribler de coups inattendus l'assaillant qu'elle aura laissé venir jusqu'à portée efficace: l'effet moral produit sur ce dernier sera considérable, car il lui sera parfois impossible de savoir d'où partent les coups: s'il veut riposter ce ne sera que par une fusillade dirigée un peu au hasard.

Cet état de choses impose donc à l'assaillant l'obligation de ne se présenter devant des positions et des couverts, où pourrait se trouver l'ennemi, qu'après les avoir fait reconnaître avec soin.

Pour une troupe en marche, de quelque effectif qu'elle soit, tout obstacle permettant à l'adversaire de se dissimuler devient suspect et doit être fouillé à fond par les éclaireurs.

A première vue on pourrait croire que la défensive a acquis, par suite de l'adoption des nouvelles poudres, la supériorité sur l'offensive, grâce au temps dont elle peut disposer pour choisir ses positions. Mais l'offensive peut, de son côté, établir autour de la défense un système bien organisé d'investigations, immobiliser ainsi la défensive et par suite se donner l'initiative de toutes les dispositions à prendre.

Tel est le résultat qu'on cherche à atteindre dans les armées européennes par l'emploi de patrouilles de combat dont le rôle consiste à explorer le terrain en avant et sur les flancs, pendant que le gros de la troupe, cherchant à rester invisible, achève son déploiement en utilisant les accidents du sol.

C'est aussi ce que nous voyons appliquer en petit par le groupe en position d'attente représenté plus haut.

L'adoption des armes à petit calibre et à tir rapide a d'autres conséquences: la trajectoire rase le sol sur une étendue de terrain très considérable, et les balles, jusqu'à une très grande distance, conservent leur justesse; aussi, dans les rencontres de l'avenir, les pertes seront-elles désastreuses pour une troupe surprise en pleine manœuvre.

Il a donc fallu, dans toutes les armées, chercher les moyens pratiques d'atténuer ces pertes, sans arrêter le mouvement en avant. La solution est la même partout: emploi de formations souples, se mouvant au terrain; entraînement des hommes à passer de l'une à l'autre sans hésitation, sans bruit, sans commandements inutiles.

La souplesse des mouvements et l'agilité individuelle ne s'ob-

tiennent que progressivement, et l'instruction des hommes passe par une série de phases que nous étudierons plus loin.

Le résultat peut en être constaté sur la gravure qui représente une troupe escaladant, avec armes et bagages, les parois à pic d'une petite carrière. Une demi-section s'y est dissimulée, cherchant à opérer une surprise sur un groupe ennemi, signalé en avant. Les silhouettes des éclaireurs se dessinent sur le sommet de la carrière: l'ennemi étant à bonne portée, le chef de la troupe fait monter ses hommes. Ils s'accrochent aux aspérités des pierres, plaçant leurs fusils de la manière la plus commode, s'aident les uns les autres et atteignent enfin la crête où ils se déploient en tirailleurs.

De tels exercices sortent l'homme de la routine journalière et lui donnent l'audace et la confiance en lui-même, qualités essentielles à développer: ils sont le couronnement de l'entraînement physique qu'on lui fait subir, tant au quartier qu'en pleine campagne.

D'une manière générale, et dans toutes les armées, on habitue l'homme à obéir en campagne en évitant les commandements inutiles: un léger coup de sifflet, un geste, un signe doivent suffire. Le silence, aussi absolu que possible dans les manœuvres, devient peu à peu une règle qu'on s'attache partout à faire respecter scrupuleusement. Le chef, placé en tête de sa troupe, en devient le guide: qu'il se porte en avant, qu'il



appuie à droite ou à gauche, qu'il s'arrête pour repartir de nouveau, il ne se retourne pas; ses hommes le suivent, réglant leur allure sur la sienne. Pas un mot n'est prononcé jusqu'au moment où, sur le point de faire ouvrir le feu, le chef indique à haute voix à ses hommes l'objectif sur lequel ils doivent concentrer le tir, la hausse à employer, le nombre de cartouches à consommer.

Rien n'est imposant comme la vue d'une troupe, de quelque effectif qu'elle soit, manœuvrant sans bruit et exécutant les mouvements les plus divers à un simple signe de celui qui la commande. On la sent assouplie, entraînée, dans la main de son chef.

La nécessité de cet assouplissement constant se fait d'autant plus sentir de nos jours que, dans toutes les armées, on voit donner aux manœuvres de nuit une importance qu'elles n'avaient pas autrefois. Les suppositions varient à l'infini: il s'agit tantôt de surprendre des grand'gardes ou des cantonnements, tantôt d'exécuter simplement une marche de nuit, tantôt enfin de s'emparer avant le jour de positions importantes, dont l'occupation s'impose pour mener à bien le combat du lendemain.

Quelle que soit d'ailleurs l'opération exécutée, marche ou attaque, le silence, la discipline, la souplesse absolus sont de rigueur si on veut la voir réussir.

Mais l'instruction de l'homme en pleine campagne n'est pas terminée: nous avons vu comment on lui enseigne ses devoirs au cantonnement, en patrouille, au combat. Voyons comment on lui apprend à se comporter dans le service de sûreté en station.

Se préoccupant avant tout de l'éducation individuelle, l'ins-

tructeur fait comprendre à l'homme que, lorsque les troupes s'arrêtent, les fatigues du jour ne cessent pas pour tous à la fois.

Le gros de la troupe, au cantonnement ou au bivouac, se livre au repos ou au sommeil, confiant à des détachements le soin de veiller à sa sûreté et de lui permettre de réparer la fati-

gue, la faim et la soif. Tandis qu'il s'installe et que chacun s'arrange pour se constituer un abri ou préparer ses vivres, le quart ou le sixième de l'effectif se porte en avant, gardant les chemins et les points par où l'ennemi pourrait aborder le cantonnement ou le bivouac. On fait bien saisir au soldat que si d'une part les



avant-postes ont pour but de couvrir la troupe au repos contre toute surprise, ils ont aussi pour mission d'en renseigner le chef sur ce qui se passe du côté de l'ennemi.

On arrive à ce double résultat par un judicieux échelonnement de groupes se soutenant mutuellement, de plus en plus forts à mesure qu'on se rapproche de la troupe à couvrir et par l'emploi de patrouilles battant l'estrade en avant de la ligne la plus avancée, celle des sentinelles.

Lorsqu'il a bien compris le fractionnement des troupes d'avant-postes, on explique au jeune soldat la raison d'être et le rôle de chacun des échelons; puis, reprenant l'instruction pratiquement, on établit devant lui un petit poste composé d'anciens soldats. Deux ou trois groupes de sentinelles doubles sont placés; quelques hommes sont choisis pour figurer l'ennemi et tous les cas qui peuvent se produire sont représentés devant les hommes de recrue: arrivée de parlementaires ou de déserteurs; approche d'une patrouille ennemie; passage d'une ronde; sortie d'une patrouille amie; attaque d'une sentinelle.

On leur fait aussi saisir l'importance de la mission des sentinelles: on leur fait comprendre qu'on emploie en général deux hommes à ce service, pour permettre à l'un d'eux de porter un renseignement pendant que l'autre continue à veiller.

Voyez l'attitude des deux hommes représentés sur la couverture de ce numéro; on sent qu'ils ont bien conscience de la mission qui leur a été confiée. L'un des deux, debout, prêt à faire feu en cas de nécessité absolue, fouille du regard le secteur de surveillance qui lui a été assigné; son camarade se dissimule à quelques pas en arrière, prêt à porter vivement au chef du petit poste tout renseignement intéressant, ou à se diriger vers une des sentinelles voisines pour savoir ce qui se passe de ce côté.

Lorsque l'éducation individuelle a été menée à bonne fin, on procède à l'instruction complète des unités, initiant les hommes au service qu'ils ont à faire dans les petits postes, à la grand-garde ou à la réserve des avant-postes.

Notre gravure représente un petit poste qui vient de s'installer: le chef a choisi son emplacement sur un chemin qui lui permet de communiquer rapidement avec la grand-garde; un bouquet d'arbres met sa troupe à l'abri des vues; une sentinelle, placée devant les armes, surveille les abords immédiats du petit poste.

Dans certaines régions boisées ou accidentées on modifie souvent le dispositif habituel des avant-postes: des postes de quatre hommes, ou « à la Cosaque », remplacent les petits postes et la ligne des sentinelles; cette méthode donne plus de consistance à la première ligne et est souvent employée.

Nous ne pouvons terminer cet exposé rapide sans dire un mot des bicyclistes, dont l'emploi n'est d'ailleurs plus à faire: leur emploi est devenu constant dans les manœuvres, où ils rendent les plus grands services. Qu'ils soient attachés aux états-majors ou aux corps de troupe, détachés aux avant-postes ou aux avant-gardes, ce sont toujours de précieux auxiliaires pour faire parvenir les ordres et les renseignements. Leur tâche est souvent pénible quand il faut, par exemple, porter au loin, la nuit et par le mauvais temps, les ordres pour la journée du lendemain,

ou suivre, dans les chemins de traverse, le régiment se portant à l'attaque. Malgré les côtés parfois peu riant de leur rôle, ils l'accomplissent toujours avec zèle et bonne humeur.

Et maintenant que vous avez suivi notre petit fantassin dans l'entraînement qu'on lui fait subir à l'extérieur de la caserne, avouez qu'il n'y a pas trop de temps laissé à l'oisiveté.

Gym.



Le Fantassin Français

II. — L'ENTRAÎNEMENT A LA CASERNE

AUTREFOIS, lorsque les hommes étaient astreints à sept ou cinq ans de service, on pouvait mener leur éducation lentement, entrer dans les détails les plus minutieux sans avoir, pour ainsi dire, à compter les heures vouées à l'instruction. Nous n'en sommes plus la aujourd'hui, et le service réduit, admis par la plupart des nations européennes,

impose l'obligation d'employer une méthode rapide, permettant d'entraîner les recrues en six mois et d'en faire, dans ce laps de temps, des soldats aptes à entrer en campagne.

La précédente étude nous a permis de voir que, dans l'instruction qui lui est donnée en pleine campagne, le soldat reçoit des principes destinés surtout à développer chez lui les qualités



personnelles, l'initiative individuelle; abandonné un peu à lui-même, souvent loin de l'œil du chef, il n'a à compter que sur ses propres lumières.

Mais ce n'est là qu'un des côtés de sa vie militaire: il est appelé, dans bien des circonstances, à marcher dans le rang, côte à côte avec ses camarades et à occuper sa place dans des formations régulières où il ne peut plus être question pour lui d'initiative. A ce moment, n'existe plus qu'une seule volonté, celle du chef: tout doit lui être subordonné et les ordres doivent être interprétés uniformément par tous, sans hésitation.

Le soldat en général et le soldat français en particulier a une tendance à échapper un peu à l'action collective: on ne saurait trop réagir contre ce défaut, qui détruirait peu à peu tout esprit de cohésion et causerait les plus graves désordres dans un moment critique. Aussi voyons-nous, dans la cour de la caserne, les mêmes instructeurs qui encourageaient à l'extérieur l'action individuelle, se montrer des plus exigeants pour obtenir une régularité absolue dans les mouvements en ordre serré.

Les détails les plus infimes sont l'objet de l'attention des gradés, qui savent par expérience qu'une instruction incomplète ou

mal dirigée au début exerce son influence sur toute la durée du service de l'homme.

L'instruction individuelle au quartier, telle qu'elle est pratiquée dans toutes les armées, est basée sur ces considérations.

Une grande part est faite à l'éducation morale, souvent négligée chez l'homme avant son entrée au service: on cherche à développer chez lui les principes d'honneur, les sentiments de dévouement à la Patrie, l'amour et le culte du drapeau. Les glorieux faits d'armes auxquels son régiment a pris part

lui sont relatés: on lui cite les actes de courage accomplis par les braves du régiment morts au champ d'honneur.

Tout en cherchant à développer chez lui les sentiments élevés, on lui enseigne ses devoirs dans le service intérieur, le service des places et dans sa vie journalière, en temps ordinaire et en campagne. Pour éviter toute perte de temps on fait marcher de front ces théories avec l'instruction du tir, les exercices de marche et la gymnastique d'assouplissement. Jetons un coup

d'œil, si vous le voulez bien, sur l'entraînement qu'a subi ce groupe d'hommes que nous voyons s'exercer au tir réduit.

On leur a d'abord enseigné dans les chambres la connaissance de leur arme, son nettoyage, son entretien et les principes



fondamentaux du tir. Passant à la pratique, on leur a montré comment doit se prendre la ligne de mire, comment on arrive à corriger les erreurs commises dans le pointage : on les a mis au courant de la manœuvre de leur arme. Les diverses positions du tireur leur ont été enfin enseignées et on les a habitués à viser et à tirer sans cartouches dans ces positions. Ce n'est que lorsque cette première partie de leur instruction a été menée à bonne fin qu'on les a conduits au stand du tir réduit.

Si on pouvait rendre tous les soldats bons tireurs la guerre finirait presque dès les premières rencontres. Calculez la prodigieuse consommation des munitions et comparez le nombre de coups de fusils que l'on a tirés dans les actions des dernières guerres avec celui des tués et blessés, et vous serez convaincus que dans aucune nation le soldat n'est assez exercé au tir.

Il est inutile d'avoir une arme perfectionnée si le soldat n'ajuste pas, ou de posséder un fusil à chargement rapide si l'homme ne sait pas charger vivement : c'est à obtenir ce double résultat que travaillent les instructeurs.

Le moyen le plus sûr serait de leur faire consommer au tir individuel, à la cible, un grand nombre de cartouches ; malheureusement les budgets de la guerre, en Europe, sont écrasants et ne peuvent supporter de nouvelles charges sans compromettre l'existence même des peuples.

Aussi cherche-t-on, dans toutes les armées, à employer une méthode moins coûteuse pour exercer les hommes au tir. Certaines nations emploient un fusil spécial, d'autres appliquent le système des charges réduites : quel que soit le moyen employé, la solution est aussi bonne qu'on pouvait l'espérer.

Le tir réduit permet, en effet, de faire comprendre aux intelligences les moins vives en quoi consistent les corrections de pointage, dont l'absence ou l'insuffisance constituent le défaut le plus commun chez les tireurs. Il est utilisé pour démontrer pratiquement le rôle de la hausse et rendre sensibles les erreurs de visée. Il permet de faire acquérir aux hommes la vitesse de manœuvre nécessaire pour pouvoir employer avec succès une arme à répétition ; il sert à exercer les soldats aux feux de salve.

Ce n'est que lorsque les hommes ont consommé un certain nombre de cartouches au tir réduit qu'on leur fait commencer le tir à la cible : encore ne le fait-on pas sans chercher à assurer par tous les moyens le succès de cette première expérience que le soldat va faire de son arme.

Parmi les causes d'erreur le tir réduit a pu supprimer, ou au moins diminuer, celles provenant de l'ignorance des principes, mais n'a pu détruire celles qui ont leur origine dans la crainte de la détonation et l'appréhension du recul.

Cette double sensation réduit souvent à néant les meilleurs résultats qu'on a pu obtenir dans l'instruction, et tel homme qui, dans les exercices de pointage, aura fait preuve d'une connaissance parfaite des principes du tir, se montrera d'une maladresse insigne le jour où il sera appelé à les appliquer au champ de tir.

Pour combattre la crainte de la détonation on fait exécuter au soldat un certain nombre de tirs avec des cartouches sans balle : on cherche à supprimer l'appréhension du recul en faisant tirer l'homme sur appui ; la position qu'on lui fait prendre dans ce cas et le support que trouve son arme lui permettent de se rendre compte que sa crainte était mal fondée.

Notre jeune soldat est prêt maintenant à poursuivre avec fruit son instruction comme tireur : à de légères variantes près, le développement en est poussé d'une manière identique dans toutes les armées. On l'amène à s'exercer d'abord sur des cibles de grande dimension, à des distances augmentant progressivement, jusqu'à la limite admise du tir individuel. Les bons résultats qu'il obtient donnent à l'homme confiance en son arme et lui permettent d'exercer son adresse sans désappointement trop sensible sur les objectifs qu'on lui présente bientôt ; objectifs se rapprochant de ceux qu'il trouvera vis-à-vis de lui au combat, silhouettes d'homme debout ou à genou, bustes d'homme apparaissant et disparaissant derrière une tranchée.

Il se rend compte des difficultés réelles du tir, s'applique davantage, se perfectionne, apprend à connaître les



distances auxquelles il a quelque chance d'atteindre un adversaire isolé.

L'éducation individuelle des hommes terminée, leur instruction collective est conduite de manière à leur faire voir les excellents résultats que peut donner leur arme aux grandes distances. Par un placement judicieux d'objectifs variés, on cherche à les mettre progressivement dans des situations se rapprochant de celles qui peuvent se présenter à la guerre et à leur donner l'illusion du combat.

L'annonce des résultats et les explications dont on les fait

suivre font saisir aux hommes l'importance qu'il y a, dans les feux d'ensemble, à prendre avec soin la hausse indiquée, à concentrer le tir sur l'objectif désigné, à ne tirer qu'au commandement du chef.

Mais l'étude de l'instruction du tir nous a entraînés bien loin : reprenons l'existence de notre fantassin à son début.

Avez-vous assisté à l'arrivée d'un détachement de recrues à la caserne ? Ils ne sont pas trop gais à ce moment, les bleus : un long voyage fait en général dans des conditions peu agréables, les regrets d'avoir quitté le foyer, l'appréhension instinctive des



exigences militaires, tout concourt à leur donner une physiologie défectueuse qui exprime bien leur état d'esprit du moment.

Pendant l'appel des noms, voyez l'attitude gauche, embarrassée qu'ont la plupart de ces jeunes gens : quelle lourdeur dans la marche pour faire quelques pas ; il semble que les instructeurs ne réussissent jamais à les dégrossir en quelques mois.

Détrompez-vous : huit jours après leur arrivée ils sont méconnaissables. Pleins de soumission, animés du désir de bien faire, entraînés par le milieu dans lequel ils sont tombés, ils se sont transformés sous l'énergique impulsion de leurs instructeurs : le maintien est viril, les pieds sont bien placés, le buste est droit, la tête haute, le regard assuré et fixé sur celui du chef.

On sent déjà se dessiner le bon soldat de demain, fier de porter l'uniforme, aimant ses chefs et aimé d'eux, heureux de vivre de l'existence virile du troupier.

Le premier souci des instructeurs est d'enseigner à l'homme à employer utilement la force dont la nature l'a doué, en se rendant maître de ses muscles : on y arrive par une progression judicieuse de marches au pas cadencé, de gymnastique d'assouplissement et de gymnastique appliquée ; tous les exercices sont choisis de manière à développer la souplesse et la force.

La marche au pas cadencé est, au début surtout, une gymnastique fatigante pour l'homme de recrue, que ses occupations antérieures n'ont pas préparé à ce genre d'exercice : pas une faute, pas une imperfection ne lui est tolérée par l'instructeur qui, bien décidé à réussir, lui fait décomposer le pas jusqu'à ce que la position des jambes, du corps et de la tête soit parfaite.

Au début, le soldat peut parfois trouver exagérées les exigences de ses instructeurs, mais il se rend peu à peu compte des raisons qui les motivent et ne regrette pas les moments pénibles par lesquels il est passé quand viennent les marches militaires. Il reconnaît alors que l'entraînement sévère qu'on lui a fait

subir avait sa raison d'être, se sent à l'aise dans le rang et porte allègrement son sac dont le poids l'eût fait reculer il y a quelques mois.

La gymnastique est trop en honneur partout de nos jours pour qu'il soit nécessaire d'en faire ressortir l'utilité : une des conséquences des lois militaires en vigueur en Europe est d'appeler sous les drapeaux un grand nombre de jeunes gens dont le développement physique n'est pas achevé et dont on ne peut songer à faire des soldats avant d'en avoir fait des hommes.

La gymnastique est pratiquée sous deux formes : gymnastique d'assouplissement et gymnastique appliquée.

Pour être un exercice utile, la boxe doit être enseignée en exigeant que chaque homme fournisse le maximum d'efforts dont il est capable, sans chercher à obtenir un beau résultat d'ensemble. Bien comprise, cette partie de l'instruction développe chez le jeune soldat la souplesse, l'agilité générale, la vigueur des bras et des jarrets et, plus tard, un sentiment de confiance basé sur la conscience qu'il a de son adresse.

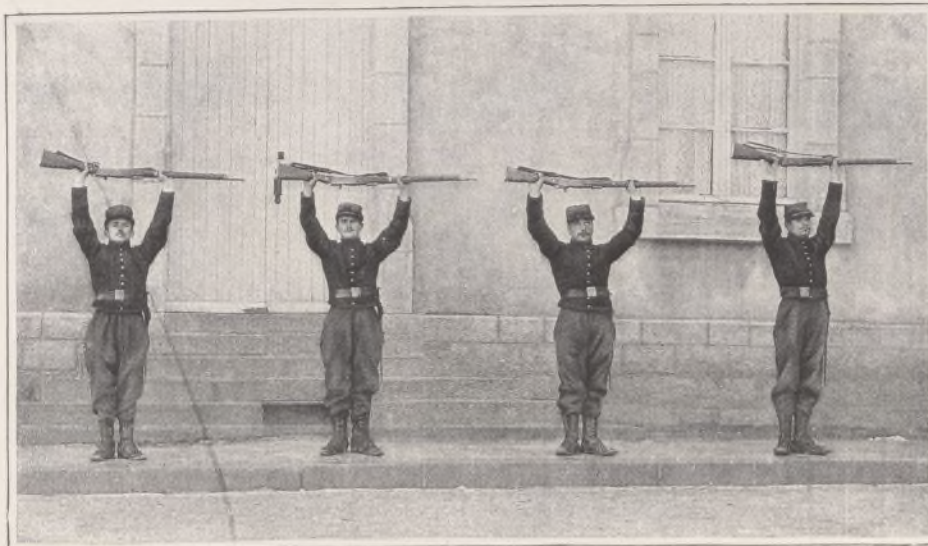
Diversément pratiquée dans les nations de l'Europe, la boxe

comprend en France l'emploi simultané des bras et des jambes : le but cherché n'est pas de transformer les hommes en boxeurs de profession, ni même de les mettre tous en état de lutter : on ne recherche dans la boxe qu'un exercice excellent pour faire travailler tous les muscles et développer l'agilité individuelle.

Nous en dirons autant de la canne, dont les divers exercices se composent surtout de mouvements de souplesse destinés à débarrasser l'homme de sa lourdeur naturelle, à délier ses

poignets et ses avant-bras, à le rendre lesté et adroit.

Nous arrivons tout naturellement à dire quelques mots de la gymnastique aux agrès. Les appareils employés sont choisis de manière à développer progressivement chacun des muscles de l'homme. Les uns, tels que le trapèze, les anneaux, la barre à sus-



pension, la corde, permettent d'exercer d'abord les bras, puis tout le corps; d'autres, comme les barres parallèles ou les obstacles aménagés pour le saut, servent à développer la souplesse et l'agilité; d'autres enfin, tels que la poutre horizontale ou le portique sont utilisés pour donner à l'homme confiance en lui-même et lui faire perdre l'appréhension du danger.

Il est bien entendu que, rien ne se faisant sans but, les instructeurs ne perdent pas de vue que, tout en s'efforçant de développer simultanément tous les muscles de l'homme, il faut surtout chercher à former des fantassins sachant grimper, sauter des fossés, franchir les murs par escalade, traverser les ruisseaux sur des troncs d'arbres: aussi insistent-ils sur tous les exercices propres à développer ces aptitudes. Instruits de cette façon peu d'hommes n'arrivent pas à exécuter assez convenablement les exercices les plus importants.

Pour ceux d'entre eux qui présentent des dispositions particulièrement heureuses, les difficultés sont progressivement augmentées: ils arrivent ainsi, soit à passer le portique en armes sans hésitation, soit à y grimper par tous les moyens possibles.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'instruction de la gymnastique appliquée nous a fait perdre de vue les exercices d'assouplissement: exécutés d'abord sans armes, puis avec armes, ils ont pour but, comme leur dénomination l'indique, l'assouplissement complet de l'homme et le développement progressif de sa force musculaire.

Ce sont tantôt les bras auxquels on fait exécuter des mouvements de flexion ou de rotation, tantôt les jambes qui sont exercées à une cadence lente au début, puis accélérée ou rapide; tantôt enfin le corps lui-même, auquel on impose des mouvements de flexion: lorsque ces divers mouvements sont individuellement bien exécutés on les recommence en les réunissant judicieusement.

Dans toutes les armées européennes ces exercices sont l'objet de la plus grande attention: ils sont déterminés avec soin, de manière à atteindre le résultat cherché et ont la plus heureuse influence sur le développement de la force et sur la santé des hommes.

Mais nous voici arrivés devant un groupe de l'école des tambours: nous ferons plaisir au tambour-major en nous arrêtant un instant; cela nous reposera d'ailleurs un peu de notre longue visite à la caserne.

Le tambour-major est enchanté du contingent: il a trouvé parmi les recrues d'excellents éléments qui vont lui permettre de remonter sa batterie. Encore un entraîneur d'hommes pas com-

mode à contenter: c'est un vigoureux sous-officier sachant se faire obéir et obtenant de merveilleux résultats de ceux qu'il instruit. La tête haute, le pavillon de leur instrument aussi élevé que possible, ses clairons jettent vers le ciel des notes claires, sèches, enlevantes, qui donnent au régiment qui les suit cette allure rapide, dégagée, martiale, si remarquable.

Indispensables, croyez-le, nos tambours et clairons: quand, vers la fin de la marche militaire, longue et fatigante, la

troupe est sur le point de pénétrer dans un village, c'est un véritable repos pour le fantassin, un peu las, d'entendre sonner la marche.

Vite un coup au sac pour le relever sur les épaules, un mouvement pour redresser le képi un peu déplacé pendant la route, l'arme bien placée et au pas!

Le buste se redresse, le pas résonne net et sec et, couverts de boue ou de poussière, la figure parfois un peu fatiguée, les soldats traversent le village, la tête haute, don-

nant à ceux qui les voient passer le spectacle d'une troupe énergique, bien dressée.

Quel est celui d'entre nous que n'impressionne pas les sons de la musique militaire ou la vue d'un beau régiment marchant bien? Tout un monde d'idées s'agite en nous et nous ne pouvons, sans émotion, voir défiler nos braves petits fantassins dans leur entraînement de marche.

Mais l'imagination nous entraîne bien loin et j'aperçois notre dernier groupe qui semble s'impaciter un peu: quelques hommes sont réunis autour du chevalet de pointage sur lequel repose un fusil; l'instructeur, pour apprendre aux hommes à viser,

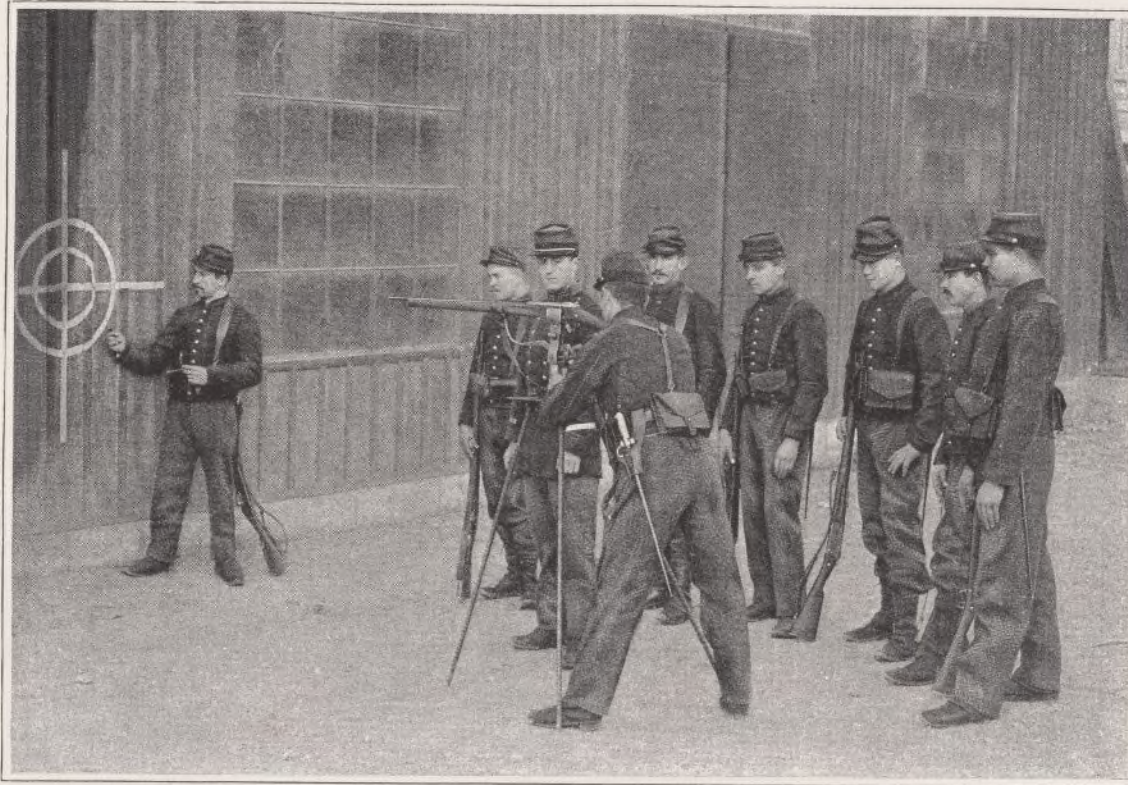
pointe lui-même l'arme sur le centre du but et fait examiner par chacun d'eux le pointage qu'il a fait.

Il fait ensuite prendre l'arme par chaque soldat à tour de rôle et corrige les erreurs commises: nous vivons à une époque où le feu individuel a pris une telle importance qu'on ne peut jamais trop insister sur les bases de l'instruction du tir: il faut y revenir sans cesse pour amener l'homme à faire toujours un usage

raisonné de son arme. Notre promenade à la caserne est enfin terminée et je crains qu'elle n'ait été bien longue; ne la regrettez pas néanmoins, elle vous a permis de vivre quelques instants de la vie du fantassin.

Qu'elle nous laisse comme souvenir ce noble sentiment de solidarité qui, dans l'armée française, unit les soldats aux chefs, tous travaillant avec ardeur au but commun, tous soutenus par le sentiment du devoir et l'amour de la Patrie.

GYM.



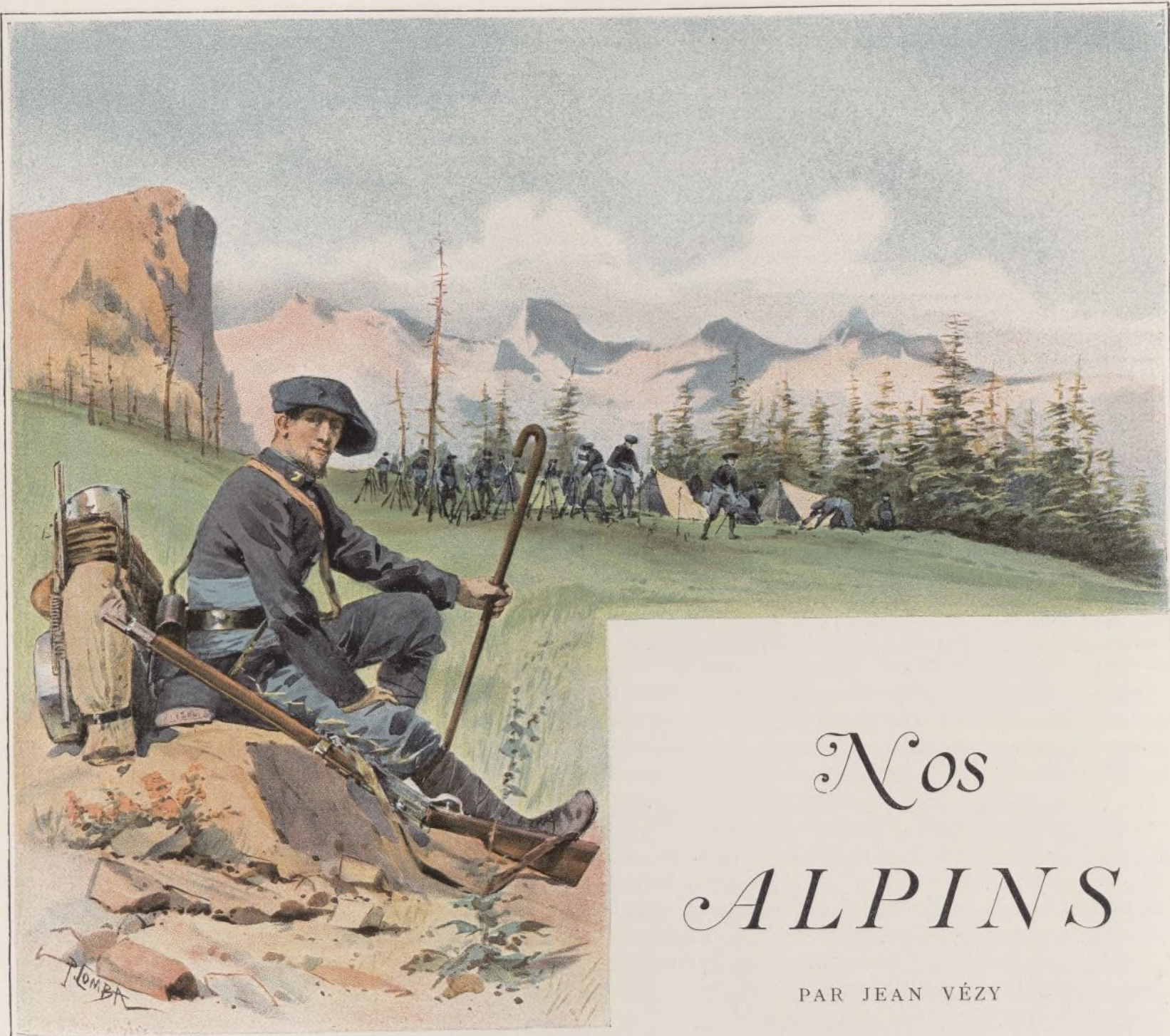
E. BOUTIGNY



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Bousso, Valadon & Co.

UNE PARTIE DE PIQUET



Nos ALPINS

PAR JEAN VÉZY

Le béret légèrement incliné sur l'oreille, le fusil en travers sur le sac, le cou bien dégagé dans la vareuse entr'ouverte, le torse soutenu par la large ceinture bleue, le bas des jambes nerveuses serré dans les molletières de drap, le chasseur alpin grimpe tranquillement le long du sentier abrupt et rocailleux, au flanc de l'âpre montagne, posant solidement son pied sur le rocher d'où le pic de son bâton ferré fait jaillir des étincelles.

Bien qu'il porte le lourd chargement de campagne, il ne semble nullement gêné dans sa marche. Son équipement pittoresque, qui dessine les formes de sa robuste jeunesse et laisse libre le jeu des articulations, donne à sa silhouette une mâle élégance. La chaleur que lui renvoient à la figure les parois calcinées, les brouillards qui s'élèvent des fonds humides, le vent glacé des sommets, ont hâlé son teint; ses poumons se sont élargis à l'air pur de la montagne; ses muscles assouplis aux rudes montées et aux vertigineuses descentes ne lui refusent aucun service; ses yeux, à la prunelle rétrécie comme celle des marins, par l'habitude des visions lointaines, savent fouiller les grandes ombres des vallées, distinguer dans le chaos des chaînes à l'horizon les profils des pics entrevus, les cols, les plateaux déjà gravés, et, accrochée aux pentes rapides, l'alpe verdoyante où, à la fin de la marche, le bataillon dressera ses tentes sur un gazon frais et serré que, depuis le dernier hiver, personne encore n'aura foulé.

C'est de là qu'il pourra contempler à son aise le cadre merveilleux qui, pour trois mois, sera son domaine. Et, tandis que des restes des feux du bivouac s'élèvera vers le ciel empourpré un mince filet de fumée, il regardera dans la vaste et profonde solitude de la montagne, au delà des fonds bleutés d'où monte l'incessant murmure des torrents, les derniers reflets du soleil couchant s'accrocher en lambeaux dorés aux dentelures neigeuses des grandes Alpes qui découpent sur l'horizon leur profil immuable et majestueux.

Car il ne manque pas de rêveurs et de contemplatifs parmi les chasseurs alpins. La vigueur physique n'exclut pas le sentiment. Ces soldats d'élite sont recrutés pour la plupart dans la région même; ils aiment la montagne et la comprennent. Il y a aussi au

milieu d'eux quelques citadins, Lyonnais, Marseillais, Parisiens, engagés volontaires attirés un peu par l'élégance du costume, un peu par la renommée grandissante d'un corps spécial où l'adresse, la patience, l'énergie sont déjà de tradition.

Il y a douze bataillons de chasseurs à pied, dits alpins, échelonnés sur la frontière italienne, depuis le lac de Genève jusqu'à la rivière de Gènes: les 11^e, 22^e, 13^e en Savoie; les 14^e, 28^e, 30^e en Dauphiné; le 12^e dans le Briançonnais, les 27^e, 24^e, 6^e, 7^e, 23^e dans le comté de Nice.

Ces bataillons ont chacun dix compagnies et sont commandés par des chefs de bataillon ou des lieutenants-colonels. A l'un quelconque d'entre eux est dévolue une partie nettement déterminée de la frontière qu'il apprend à connaître à fond.

En temps de guerre et en temps de paix, lors des manœuvres, on réunit un bataillon de chasseurs, une batterie de montagne et un détachement du génie pour former un *groupe alpin*.

Les douze batteries de montagne nécessaires à ces formations sont en garnison à Grenoble et à Nice. Les douze détachements du génie sont stationnés à Grenoble.

Les alpins de ces armes spéciales sont choisis en raison de leur taille et de leur force musculaire. Il les faut grands en effet et robustes, car les mulets qu'ils conduisent portent des poids d'un chargement difficile qu'il faut lever à bout de bras pour l'arrimage ou l'enlèvement hors du bât.

Le mulet! serviteur muet, calme et sûr, modeste mais indispensable auxiliaire de l'Alpin! Son conducteur attiré le soigne avec une touchante sollicitude!

A la montée, l'homme marche avec peine à la hauteur de l'animal qui grimpe très vite. A la descente il le soutient par la tête, par la queue, quelquefois. Au départ, il assure l'équilibre de son chargement. A l'arrivée, il le décharge, le panse, l'abreuve, le nourrit, évitant de le débâter trop tôt, afin de conserver intacte sa peau fine et délicate.

Chaque bataillon a environ soixante-dix mulets portant des munitions, ses outils, ses vivres, ses bagages et ses médicaments. Comme l'allure de l'animal n'est pas tout à fait conforme à celle de la troupe, les mulets marchent à part en une colonne

séparée qui s'allonge et serpente en file indienne sur les sentiers. Les mulets de l'artillerie ont un chargement très pittoresque.

Le mulet a le pied sûr ; il marche toujours sur le bord extérieur du chemin, côtoyant au plus près le précipice. Il faut se garder de croire que ce soit de sa part une bravade, une mauvaise intention à l'égard de son conducteur ou des blessés attachés sur son dos ; la véritable raison de cette singulière habitude est le désir, bien naturel, d'éviter le contact de son chargement avec le rocher, car le contre-coup de ce choc est la cause la plus fréquente de chute pour le pauvre animal.

Sa gourmandise lui joue quelquefois de mauvais tours. Quand il y a un arrêt dans la colonne, le mulet cherche à se traverser pour saisir les herbes ou les lichens qui poussent dans les fentes du rocher ; ses pieds de derrière manquent tout à coup et il roule le long des pentes avec une rapidité qu'augmente naturellement le poids de son chargement. Même dans cette délicate occurrence, la brave bête ne perd pas son sang-froid ; on la voit faire le gros dos, se mettre pour ainsi dire en boule et chercher à garantir sa peau qui lui appartient, au détriment de ce qu'on a mis sur son bât et qui appartient au Gouvernement.

Il n'est pas rare de le retrouver debout, broutant, au milieu des débris lamentables de son matériel, l'herbe fraîche d'un ravin d'où il faudra l'extirper tout à l'heure, à grand renfort de cordes, de sangles et de couvertures !

La manière de vivre et de combattre des troupes de montagne est bien différente de celle des troupes appelées à agir en grande masse et en rase campagne.

Ce qu'il faut apprendre, avant tout, au jeune soldat nouvellement arrivé, ou même au jeune officier récemment sorti des limbes de l'école, ce sont les obligations auxquelles va les soumettre leur genre de vie spécial.

On cherche d'abord à exalter leur moral, car ils sont exposés au danger permanent des chutes, du vertige, des éboulements, indépendamment des dangers de la guerre auxquels ils ne sauraient échapper plus que les autres. Les chutes ! on en compte de mortelles chaque année ! Une pierre qui roule sous le pied, une crevasse qui s'ouvre dans la neige, sous les pas, la brume épaisse et subite qui cache le sentier étroit, voilà autant de causes de graves accidents ; et puis, il y a des imprudents qui veulent faire de l'alpinisme et qui payent d'un sang généreux le plaisir ou la gloire d'une ascension périlleuse. Qui ne se souvient encore de l'accident récent de la Grande Casse,

où un lieutenant et un adjudant du 13^e bataillon trouvèrent la mort ? — Le vertige ! oh ! la terrible faiblesse, plus physique que morale cependant, à laquelle cèdent des cœurs bien trempés, la peur, animale pour ainsi dire, du vide que mesure l'œil effaré ! Il faut une volonté presque surhumaine pour surmonter l'instinctif sentiment de recul et le besoin de s'accrocher désespérément au sol ! — Les éboulements, qui se produisent en toute saison à la suite des pluies dissolvantes et viennent couper les routes, ensevelissant ceux qui passent ! Il y a trois ans, dans la vallée de la Tinée, trois chasseurs du 23^e périrent ainsi à l'arrière-garde de leur bataillon. Quelques secondes avant, le nombre des victimes eût été dix fois plus considérable encore !

Il n'y a pas de règlements précis pour la tactique spéciale des marches et du combat, mais un ensemble de traditions basées sur l'expérience des guerres passées et des manœuvres de chaque année. Les alpins sont initiés de bonne heure aux particularités du métier.

Ils savent ainsi qu'il faut mettre l'étoile polaire, la lune et le soleil dans leur poche avec toutes les boussoles du monde, pour ne se guider que d'après les directions des chaînes, des vallées et des sentiers.

C'est dans ces difficultés d'orientation que l'instinct du vrai montagnard se dévoile et que ses conseils sont précieux.

Voici une petite anecdote qui en fait foi :

Un officier se rendait à cheval, à la tombée de la nuit, d'un point situé dans une vallée basse au sommet d'un plateau élevé de huit cents mètres environ au-dessus de son point de départ.

Il était seul, ce qui est un tort, et ne connaissait pas le chemin. Son cheval, fatigué, se faisait trainer.

Tous deux étaient en nage et n'allaient pas vite. Il parvint, au bout de

deux heures de montée, pen-

dant lesquelles il n'avait

gravi que 600 mè-

tres, à un tout

petit pla-



teau d'où divergeaient insensiblement, pour se perdre aussitôt dans les bois, deux chemins en tout semblables. Lequel prendre ? Il se faisait tard. Le vent était très frais et chassait sur les sommets de gros nuages qui cachaient à l'officier son objectif. Il le découvrait d'ailleurs rarement dans les lacets du sentier, parce qu'il était toujours collé contre le rocher.

Pour comble de malchance, une brume épaisse commençait à monter vers lui, de la vallée. Il craignait de s'égarer et ne se

souciait pas de s'exposer à passer la nuit dehors, dans l'état où il se trouvait, sans aucun abri et par un temps menaçant. Il était donc fort embarrassé et s'apprêtait à se remettre en marche au hasard, lorsqu'il entendit tout à coup un bruit de cognée qui lui parvenait, assourdi, du fond de la gorge dont le chemin gravissait les escarpements. Il chercha à voir quel pouvait être l'auteur du bruit, mais il ne put découvrir, à travers le brouillard compact qui s'étendait à ses pieds, le bûcheron solitaire attardé dans la vallée.

Il eut l'idée — mais non immédiate — qu'il n'avait pas besoin de le voir pour lui demander conseil, et que peut-être cet homme pourrait, en parlant d'en bas vers les nuages que formait certainement au-dessus de sa tête la brume envahissante, lui indiquer le chemin désiré.

Il le héla donc. Son appel roula d'écho en écho. Il attendit.

Enfin, une voix, une voix lointaine répondit sans qu'il distinguât nettement ce qu'elle disait.

Il cria à nouveau, disant cette fois :

« Je suis égaré, je suis sur le chemin des Granges de..., je vais au poste forestier, sur le plateau ; par où faut-il passer ? »

Au bout d'un moment, la voix répondit, faible, mais les mots

étaient bien articulés : « A quel endroit du sentier êtes-vous ? »

L'officier lança une explication vers l'obscur ravin.

« Bien, répondit la voix, prenez à votre gauche. A la grande pierre rouge que vous verrez à cent pas d'ici, vous trouverez une tranchée qui monte tout droit dans le bois. Grimpez cent mètres, après vous verrez clair ! »

— Merci ! » cria joyusement l'officier. Il avait envie d'ajouter « mon brave », mais au son étouffé de la voix il n'avait pu reconnaître le sexe de son invisible interlocuteur.

Les éclats de son remerciement roulaient encore dans la montagne, que déjà il avait atteint la pierre rouge et se trouvait heureusement tiré d'affaire.

...

Comme les oiseaux migrants, les alpins quittent, au début de l'été, leurs garnisons hivernales pour entrer avec armes et bagages dans leurs sauvages montagnes d'où ils ne sortiront qu'après trois mois de vie à la dure, de marches et de manœuvres.



C'est là qu'il faut les voir gais, alertes et endurants, marchant nuit et jour dans d'affreux chemins, chargés, mouillés de sueur ou trempés d'eau, gardant toujours l'inaltérable insouciance qui caractérise le troupier français.

Un soir, un alpin du dernier contingent, pas encore entraîné, se plaignait à la fin d'une longue étape de ne pas voir le gîte. Il geignait en boitant dans les cailloux du sentier, au fond d'une gorge étroite qui découpait un pan de ciel foncé, déjà tout illuminé pour la nuit. Un camarade plus ancien, qui le suivait en file, lui dit :

« Courage, mon vieux, nous allons bientôt arriver à la dernière étoile ! Tiens, regarde ! il n'y en a presque plus devant nous ! »

Dans l'action, l'alpin doit ouvrir les yeux et les oreilles, bien plus que le combattant de la plaine.

Pif ! paf ! pan ! paratapatapan !... D'où vient l'inférieur tapage ? D'où sort ce tonnerre effroyable ? Il semble que ce soit là, tout près, de l'autre côté de ce rocher !... Le rocher est tourné, le bruit diminue ; il s'entend en arrière maintenant ! C'était l'écho ! La bataille est loin !... Illusions des montagnes !

Et maintenant, qu'est-ce que ce petit crépitement ? ces sons assourdis, cotonneux, ce roulement lointain qui va mourir au fond des cirques et qui ne couvre pas le murmure discret de la source et le frémissement des branches ? Le combat se passe sans doute dans une autre vallée ! Avancions tranquillement... Cent mètres plus haut, le bruit augmente brusquement ! Le fracas devient intolérable, les parois des rochers le rejettent impitoyablement aux oreilles ! L'avant-garde est aux prises ! Cela sent déjà la poudre !... Illusions des montagnes !

Aussi, quoiqu'il n'y ait pas de balles dans les fusils, ni d'obus dans les canons, les manœuvres de montagne sont-elles d'un haut enseignement. Tout y est surprise, tout peut y être méprise.

... Le bataillon arrive en file indienne. L'ennemi est là. Il faut se déployer par petites unités dans les rochers pour tirer !... On tire, on s'avance en ligne tant bien que mal. L'ennemi se dérobe. Il faut regagner le sentier pour repartir en file indienne, et ainsi de suite... Tout à coup la colonne s'arrête. Les derniers se demandent ce qui se passe en tête... C'est une pièce qui a cul-

buté ou bien c'est un rocher éboulé qui barre le chemin. Le génie, à l'avant-garde, travaille pour dégager le passage. On entend partir une cartouche de dynamite. C'est fait, la route est libre, en avant !

Les éléments offrent quelquefois une résistance plus formidable que le plus puissant ennemi. Rien ne saurait tenir contre les tourmentes de neige, les grains terribles, les bourrasques qui s'engouffrent dans les couloirs, les fournaies sans air que l'on traverse quelquefois dans les ravins où le vent ne pénètre pas et dont un ardent soleil a chauffé à blanc les inertes parois !

Mais ces cas de force majeure existent aussi pour l'ennemi, et c'est un procédé particulier à la Providence de déclarer elle-même la guerre aux hommes pour suspendre un instant celle qu'ils se font entre eux.

Notre ennemi ? qui ne le connaît, au moins de réputation ? Lui aussi est vif, alerte et brave. La plume de coq de son chapeau de feutre se montre avec notre béret sur la crête des Alpes, et plus d'une fois, au cours des manœuvres, les deux adversaires se rencontrent sur la ligne frontière, courtois et à ce point respectueux de la barrière idéale tracée par la politique, qu'ils font dresser la table sur laquelle est servi le déjeuner commun, deux pieds en France, deux pieds en Italie... avec les plats et les bouteilles au milieu.

...

Pendant cette longue période de fatigues, les alpins sont en cantonnement dans des villages misérables ou campent sur les plateaux.

Au cantonnement, — quel mot somptueux pour ce qu'il représente dans les Alpes ! — l'alpin se retrouve presque chez lui. Comme il garde quelque temps le même, il finit par faire, pour ainsi dire, partie de la population. Pièchement logé, il se porte bien, cuisine et mange à toute heure du jour, pêche la truite dans l'eau qui sort des cascades, et va faire sa sieste sous les châtaigniers épais ou les mélèzes odorants, au bruit perpétuel et doucement grondeur des torrents assagis depuis la fonte des neiges. Puis le soir, frais et reposé, il va fumer sa cigarette autour de la fanfare du bataillon qui joue des marches et des valses que l'écho répète à contre-mesure.

Au camp, les petites tentes sont dressées tantôt au bord des lacs bleus, tantôt le long des vertes pentes où paissent d'immenses troupeaux aux allures graves, dont les clochettes tintent mélancoliquement dans le vaste silence des hauteurs. Les alpins peuvent alors se donner le plaisir de boire du lait véridique aux laiteries communales, pauvres granges basses, assez malpropres, bordées d'un abreuvoir où le piétinement serré des bêtes s'accuse dans une boue noirâtre.

C'est là que s'installent, pour la saison de pâture, de pauvres bergers au milieu des étagères chargées d'énormes jattes de terre, pleines d'une crème appétissante.

Quand la soirée est belle, autour du feu de bivouac, les histoires vont leur train. On entend parler patois ; chacun conserve, dans l'intimité de ses compatriotes, son dialecte familial, mais, dans la conversation générale, le Marseillais au pittoresque accent et le Parisien aux finales trainantes réunissent la majorité des auditeurs, mêlant leur argot et leur blague aux facéties un peu lourdes des graves montagnards.

Un jour, un Marseillais, alpin d'occasion, se vantait d'avoir fait une ascension extraordinaire. Un Parisien lui demande des détails, comptant bien sur quelque phénoménale aventure. Le Marseillais ne se fait pas prier :

« Figure-toi, mon cher, que je chassais le chamois. J'en vois

un au sommet d'un pic qui ne mesurait pas moins de deux mille huit cent quarante mètres et quelques centimètres. Je grimpe, je grimpe. Tout à coup le pied me manque, la tête me tourne et je dégringole dans un précipice. Heureusement, à une petite distance du fond, je reste accroché par la boucle de mon pantalon à une branche de sapin. Impossible de me sortir de là ! Je lâche un coup de fusil en l'air pour attirer l'attention, et voilà que quelque chose me tombe sur la nuque et me décroche. Me voilà en bas ! J'étais étourdi. Quand je rouvre les yeux, je vois mon chamois à côté de moi ! Je l'avais tué de mon coup de feu ! J'étais sauvé et j'avais réussi ma chasse ! »

Et comme un ricanement de doute flottait sur les lèvres de l'auditoire, il reprend :

« C'est la vérité vraie... La preuve, c'est que j'en ai mangé de ce chamois ! »

Alors le Parisien prend la parole, ne voulant pas être en reste avec un Marseillais :

« Eh bien, mon vieux Phocéén, il m'en est arrivé une plus forte, à moi qui te parle ! Tu vois là-bas cette montagne escarpée, toute droite, avec des rochers à pic ? Elle est de la hauteur de la tienne, mais cependant de quelques millimètres plus basse. J'ai voulu atteindre un nid d'aigle tout en haut. Je grimpe, je grimpe, tout à coup me voilà arrêté. Je me trouve debout sur une étroite



tablette, le nez contre une muraille verticale absolument lisse ! Le vertige me prend ; je ne puis ni monter, ni descendre ! Je crie, la voix me reste dans le gosier. La peur, puis le froid, la faim, la soif me paralysent, et ma foi...

— Sainte mère ! qu'es-tu devenu ?

— J'y suis resté, que veux-tu ?... Il y a deux ans de cela, mon squelette doit y être encore. »

Le Marseillais, suffoqué, faillit demander une jumelle pour voir.

Au bout de trois mois de cette existence mouvementée et fatigante, coupée seulement de courts repos, les alpins ne sont pas fâchés de regagner leurs quartiers d'hiver.

Tous ne sont pas également bien partagés. Si Grenoble, Annecy, Chambéry sont des garnisons de ressources, Albertville n'en offre guère et son site n'est pas gai. Embrun est maussade et les distractions s'y réduisent peut-être, comme à Briançon, à faire dégringoler des boîtes de sardines vides dans la *Grande Gargouille*, le ruisseau qui coule avec la rapidité d'un express sur la pente de la rue principale.

En revanche, les alpins du comté de Nice n'ont pas à se plaindre. Où trouver un meilleur climat ? A Grasse, ils jouissent déjà du voisinage de la Méditerranée, et les parfums des jardins embaument leur caserne. A Menton où le soleil fait mûrir les

citrons au long des collines toujours vertes, les alpins peuvent lézarder à leur aise et prendre, s'ils en ont envie, des bains de mer en décembre dans la baie de Garavan. Ils ont quelques détachements sévères dans la montagne, l'hiver, mais cet exil n'a qu'un temps. A Villefranche, dont le panorama merveilleux et la rade coquette attirent les marins de toutes les nations, ils sont dans un site qui passe pour un des plus beaux du globe, à deux pas du féérique palais de Monte-Carlo. A Nice enfin, les alpins n'ont plus rien à désirer ! — Nice, la cité des plaisirs, nonchamment étendue au fond de sa baie ensoleillée, au pied de ses montagnes argentées d'oliviers et qui jette au vent de la mer et aux échos de ses rochers la joyeuse clameur de ses fêtes perpétuelles !

Mais ils ne s'endorment pas dans les délices du *far-niente*, les alpins de la côte d'azur ! Les étrangers et les nobles hivernants qui accourent chaque année sur le littoral enchanté ont l'occasion d'y admirer leur fière allure, leur entraînement et leur belle tenue. Que diraient-ils s'ils pouvaient voir ces merveilleux soldats et leurs camarades de la région du Rhône au milieu de leurs rudes montagnes, rivaliser d'audace et d'agilité ?

Ce sont là, en effet, avec la vaillance native, les qualités maîtresses de l'alpin français. Il pourrait prendre comme devise : *Rien de trop haut !*

JEAN VÉZY.

(Illustrations de P. Comba.)



Les Trophées de la France

PAR GERMAIN BAPST

Ce fut au XVI^e siècle que l'on commença à accrocher aux voûtes de Notre-Dame les trophées pris sur les ennemis. Sous Louis XIII l'usage en est constant : après chaque victoire on apporte solennellement à la cathédrale de Paris les drapeaux que l'on a arrachés aux ennemis.

Les arts ont même figuré, dans une curieuse gravure que nous reproduisons à la page suivante, la solennité à laquelle a donné lieu le transport à travers Paris des trophées pris à la bataille d'Aven. Depuis, l'on a répété souvent, en images et en gravures, les représentations de ces cérémonies si flatteuses pour l'orgueil national.

En 1643 à Rocroy, le Grand Condé prend aux Espagnols un nombre immense de drapeaux, d'étendards et de tabliers de timbales : il les envoie à Paris, on les reçoit au Louvre. Le jour prescrit, les Suisses les prennent et les portent deux à deux comme des prêtres en surplis dans une procession, à travers les rues jusqu'au parvis Notre-Dame; là, le clergé les reçoit solennellement, et après un *Te Deum*, on les accroche aux voûtes de la cathédrale.

On sait que la première émeute de la Fronde éclata à Paris le jour où l'on portait à l'église métropolitaine les drapeaux pris à Lens. Cette cérémonie avait même permis à Mazarin de placer des troupes — particulièrement les gardes françaises — sur divers points de la capitale. Sous le prétexte que ces soldats devaient faire la haie sur le parcours du cortège, il se trouvait que

tout le centre de Paris était garni de fantassins éprouvés et dévoués à l'autorité royale.

Durant les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI on ne manqua pas de continuer les mêmes errements.

A chaque victoire les suisses prenaient au Louvre les drapeaux, que l'on avait préalablement envoyés à Paris; puis, lorsqu'ils les avaient amenés derrière le Maître Autel de Notre-Dame, commençait un office présidé par l'archevêque de Paris.

Ainsi entrèrent dans l'Eglise les trophées de Fleurus et de Steinkerque, qui valurent à Luxembourg le surnom de tapissier de Notre-Dame. Ceux de la victoire de Denain et plus tard tous ceux de Fontenoy comme les pavillons de marine y joignaient les drapeaux des troupes de terre, ainsi, en 1789 voyait-on les pavillons des navires pris aux Anglais par le bailli de Suffren ou d'Estaing.

En 1793, lorsque l'on ferma les églises, la cathédrale contenait tous nos trophées : il fut décidé qu'on les transporterait au Temple de Mars, c'est-à-dire dans l'église des Invalides.

C'est également là, que l'on apporta tous ceux que nous procurèrent les guerres de la République et de l'Empire.

Dans la campagne de 1792 on prit aux émigrés un étendard; au lieu de le joindre aux trophées déjà existant, il fut décidé, sur un discours de Vergniaud, qu'il serait brûlé par la main du bour-



reau en public. C'est un des rares détails que nous retrouvons sur le sort des drapeaux pris à cette époque.

Cependant il en était venu un grand nombre à Paris, et lorsque le 10 prairial an V (29 mai 1796) fut célébrée la fête de la Victoire, sur l'estrade construite au Champ de Mars, on vit un arbre gigantesque dont les drapeaux enlevés sur les champs de bataille semblaient être les rameaux. Bientôt l'immortelle campagne de 1796 en Italie vint en doubler le nombre. Bonaparte chargea successivement Junot de porter les drapeaux de Montebello, de Dego et de Mondovi, Dutaillis ceux de Lodi et de Castiglione, Marmont vingt-deux drapeaux pris à la bataille de Saint-Georges, Bessières onze enlevés à Rivoli dont plusieurs étaient brodés de la main de l'Impératrice. Augereau soixante pris à Mantoue et Kellermann (fils) ceux des dernières affaires de la campagne.

Lorsqu'un officier apportait des drapeaux au Directoire, on lui fixait le jour où il serait reçu. Arrivé au Luxembourg, il était accueilli par les cinq directeurs en grand costume, autour desquels étaient des officiers tenant les drapeaux que l'on amenait; en offrant au Directoire ces trophées, le représentant de l'armée faisait un discours, l'un des directeurs répondait dans le style emphatique alors en usage; puis les directeurs montaient en voiture avec l'envoyé de l'armée, et l'on se dirigeait vers les Invalides, avec, tout autour, à cheval, les officiers qui tenaient les drapeaux. Aux Invalides, la remise des trophées donnait encore lieu à une cérémonie et à des discours, puis on accrochait aux voûtes du Temple de Mars ces insignes guerriers.

Dès le Consulat, les fêtes révolutionnaires furent supprimées; mais le 14 juillet considéré comme la date où l'état de choses



ancien avait été remplacé par le nouveau, demeura le jour de fête nationale. Le 14 juin la bataille de Marengo avait été gagnée; le 14 juillet Bonaparte, déjà à Paris, monta à cheval le matin suivi d'un nombreux cortège, et se dirigea vers le Champ de Mars où, sur des estrades préparées, étaient assemblés les grands corps de l'Etat. Le soir même de Marengo les drapeaux autrichiens avaient été confiés à la Garde des consuls; la marche de cette Garde sur Paris fut calculée de manière à ce que son arrivée eut lieu le jour de la fête. Elle entra en effet au Champ de Mars au milieu de la cérémonie, en bel ordre, avec des habits usés par la campagne, portant les trophées déployés aux acclamations d'un peuple immense.

La campagne d'Austerlitz fut comme celle d'Iéna et de Friedland, une moisson de trophées. D'abord Napoléon envoya à la ville de Paris huit drapeaux et deux canons pris à Wertingen: ces drapeaux ont été longtemps à l'Hôtel-de-Ville de Paris, peut-être ont-ils survécu à l'incendie de 1871. Le 18 octobre, quarante de ceux pris à Ulm sont donnés au Sénat auquel Napoléon écrit une de ces harangues dont il a le secret. Le 9 novembre, le Tribunat envoie une députation à Napoléon I^{er} à Munich. Cette députation reçoit l'ordre de ramener à Paris vingt-six drapeaux autrichiens. Dix de ces drapeaux resteront au Tribunat; les autres iront au Sénat.

Durant cette campagne le 6^e corps, commandé par le maréchal Ney, pénétra en Tyrol et s'empara d'Innsbruck par une marche aussi rapide qu'habile. A peine nos troupes sont-elles entrées dans la ville, que les officiers du 76^e de ligne, en visitant l'arsenal, voient deux drapeaux que leur régiment a perdus en 1799 à Sernft dans les Grisons. A la suite d'une affreuse tourmente de neige et au milieu d'avalanches, le 76^e avait été tout d'un coup attaqué: les deux porte-drapeau avaient été tués dans la mêlée et leurs enseignes enlevées. Maintenant le régiment les retrouve. Ney est prévenu, il accourt dans l'arsenal; il appelle officiers et soldats du 76^e; au milieu des larmes, des cris de joie et de victoire, il rend à ses soldats leurs drapeaux.

Le 25^e Bulletin de la grande armée a rappelé cette scène émouvante et Napoléon décida qu'un tableau en conserverait le souvenir: nous le reproduisons ici.

Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, l'Empereur envoyait par une députation des maires de la ville de Paris qui étaient venus le saluer à Schönbrunn les trophées d'Austerlitz à N.-D. de Paris avec une lettre adressée au cardinal de Belloy:

Mon Cousin, nous avons pris quarante-cinq drapeaux sur nos ennemis le jour de l'anniversaire de notre couronnement, de ce jour où le Saint-Père, ses cardinaux et tout le clergé de France firent des prières dans le sanctuaire de N.-D. pour la prospérité de notre règne. Nous avons résolu de déposer lesdits drapeaux dans l'église de N.-D., métropole de notre bonne ville de Paris. Nous avons ordonné en conséquence, qu'ils vous soient adressés pour la garde en être confiée à votre chapitre métropolitain. Notre intention est que tous les ans, audit jour un office solennel soit chanté dans la dicte métropole, en mémoire des braves morts pour la patrie dans cette grande journée; lequel office sera suivi d'actions de grâces pour la victoire qu'il a plu au Dieu des armées de nous accorder. Cette lettre n'étant pas à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

11 décembre 1805.

NAPOLÉON.

C'est le 19 janvier 1806 que les quarante-cinq drapeaux furent présentés et installés aux voûtes de l'antique édifice. Les maires de Paris, précédés du préfet, les présentèrent; monseigneur de Belloy, cardinal archevêque, les reçut sur le parvis et les bénit: l'un des maires, M. Désir de Mondétour, fit une allocution à laquelle répondit le vénérable prélat nonagénaire: on plaça sur deux estrades les trophées de chaque côté du chœur, et on commença une grande messe en musique; les troupes restant en bataille sur la place. Le souvenir de cette cérémonie a été fixé dans un tableau de Gros, dont nous donnons ici la reproduction.

A Iéna et à Auerstaedt, Napoléon et Davout prirent soixante drapeaux: c'étaient pour la plupart des anciennes enseignes que Frédéric II avait données à ses troupes: dans ce nombre figuraient les étendards des gardes du roi et des gardes du corps: la devise de l'un d'eux était en français et d'autres avaient été brodées par la jolie reine Louise de Prusse.

En arrivant à Potsdam, Napoléon visitant le tombeau de Frédéric, s'empara de son épée, de ses ordres et des drapeaux de sa garde qui étaient conservés autour de son sarcophage, et il décida de les envoyer aux Invalides, disant que les anciens soldats de la guerre de sept ans verraient avec un respect religieux ce qui avait approché de ce grand homme.

Le 17 mai 1807, Napoléon étant encore en



Pologne, les Invalides reçoivent deux cent quatre-vingts drapeaux prussiens, l'épée, le hausse col et les ordres du Grand Frédéric. Cette cérémonie fut entourée d'une solennité imposante.

Durant la campagne de 1807, il se passa en Silésie un fait qui, naturel alors, nous paraît aujourd'hui assez extraordinaire. Les Bavares, sous les ordres du prince Jérôme Napoléon, avaient pris plusieurs drapeaux aux Prussiens, lorsque, au combat de Cauth, le 1^{er} régiment de ligne bavares, au passage d'une rivière sous le feu de l'ennemi, eut son porte-drapeau blessé : renversé dans l'eau, il fut entraîné par le courant avec le drapeau qu'il ne

lâcha pas et il se noya. En souvenir de ce fait d'armes, le prince Jérôme donna au 1^{er} régiment d'infanterie bavares trois drapeaux que l'on avait pris aux Prussiens de cette campagne.

Ce régiment les possède encore, et tout dernièrement, il a reçu du gouvernement Prussien des propositions d'échange : à la place de ces drapeaux qui seraient rendus aux corps prussiens qui les ont perdus on rendrait aux Bavares des drapeaux que les Prussiens ont autrefois conquis sur eux.

Les autres campagnes, même celles qui nous furent des plus défavorables, amenèrent encore de glorieux trophées aux Inva-



lides. Le 27 février 1814, le ministre de la guerre présenta à l'Impératrice Régente vingt drapeaux russes, prussiens et autrichiens, que le duc de Mortemart venait d'apporter des champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Montereau. Ces drapeaux allèrent rejoindre ceux qui se trouvaient déjà aux Invalides.

A cette époque, il y avait tellement de trophées aux Invalides que l'on avait dû construire au-dessous de l'orgue une estrade spéciale où l'on en plaçait des quantités. D'après les renseignements les plus positifs, nos trophées antérieurs à 1789 étaient réunis là au nombre de plus de 1500.

Le 30 mars 1814, le général Clarke, ministre de la guerre, faisait savoir au maréchal Sérurier, gouverneur des Invalides, qu'il pouvait se retirer où il voudrait, mais qu'il devrait auparavant donner ses instructions au général Darnaud, commandant en second pour la conservation des trophées.

Dans la nuit, le maréchal Sérurier qui restait à Paris, fit apporter dans la cour d'honneur, devant un piédestal destiné à recevoir la statue du maréchal Lannes, la totalité des drapeaux exposés dans la chapelle : une fois que tous furent réunis, il y fit mettre le feu en présence du général Darnaud et des officiers supérieurs de l'hôtel. Le maréchal Sérurier déposa aussi dans ce brasier l'épée, les ordres et la ceinture de Frédéric II. Les cendres en furent ensuite jetées dans la Seine, en face l'esplanade.

Le lendemain, un aide de camp de l'Empereur de Russie se présentait à l'hôtel des Invalides demandant à voir « les étendards », on lui répondit qu'on avait agi suivant les lois de la guerre et qu'ils étaient détruits.

Dans la même funeste nuit, vers 3 heures du matin, le cardinal Maury, archevêque de Paris, recevait du préfet de la Seine, l'avis d'avoir à enlever les drapeaux pendus aux voûtes de la cathédrale. On ne sait exactement ce que fit le cardinal, il est cependant un fait positif, c'est que les alliés ne s'emparèrent pas des drapeaux qu'il avait à garder.

Au Sénat, M. de Sémonville qui était grand référendaire, craignant pour les drapeaux que l'Empereur avait donnés au Sénat, les fit enlever et cacher de telle façon, que personne ne les découvrit, et que les invasions passées, ils revirent le jour.

A la Chambre des députés, personne ne donnant d'ordre, les drapeaux restèrent en place et nul étranger ne vint y toucher.

Ainsi, tous les trophées des Invalides étaient détruits ; ceux du Sénat et ceux de la Chambre des députés au contraire étaient

sauvés. Enfin, il en restait encore, comme nous le verrons plus loin, chez des particuliers. Le maréchal Sérurier n'eut pas la perspicacité d'agir comme M. de Sémonville. Ainsi furent perdus pour le pays les trophées de plus de cent batailles, à commencer par ceux de Senef, de Fleurus et de Denain, que l'on conservait encore à côté de ceux d'Arcole, de Rivoli et d'Iéna.

A Waterloo nos troupes prirent plusieurs drapeaux, trois cuirassiers et trois chasseurs en présentèrent six à Napoléon à Belle-Alliance : on ne sait ce qu'ils devinrent.

Lors de la deuxième Restauration, les alliés furent plus violents qu'en 1814 ; ils pénétrèrent dans la Chambre des députés et trouvent les cent dix drapeaux qui y sont restés exposés ; ils veulent s'en emparer, les employés s'y refusent, demandant des ordres écrits : les étrangers courent alors à la place pour les obtenir. Un garçon de salle du nom de Mathieu, aussi intelligent que courageux, profitant de ce moment de répit, prend une échelle et se met à enlever les trophées et à les cacher au fur et à mesure, lorsque les alliés revinrent, il en avait sauvé 54 sur 110.

Durant les Cent jours, M. Gaillard, ingénieur hydraulique, chargé du service de la Seine, fut prévenu en juin 1815 qu'un brocanteur avait repêché quelques débris de cuivre et les avait vendus : il en parla à un de ses amis, Hippolyte Beaudoin, et tous deux se résolurent à faire des recherches pour retrouver les parties de bronze restant des cendres de la nuit du 30 mars 1814.

Après avoir tout préparé, ils se mirent à l'œuvre dans la nuit du 15 juin, ils furent assez heureux pour ramener cent cinquante insignes dont la plupart étaient autrichiens et prussiens avec les chiffres de François II d'Allemagne, et de Frédéric le Grand.

Dans les jours qui suivirent, ils cherchèrent à nettoyer et à classer les fers de lance ; bientôt la chute de l'Empire, la terreur blanche et la présence des alliés les obligèrent à tenir secrète leur trouvaille. Un pareil acte de patriotisme eût été alors sévèrement réprimé. Mais après l'avènement de Charles X en 1825, ils racontèrent leur aventure au capitaine Abel Hugo, le fils du général de ce nom et le frère de Victor Hugo. Cet officier les encouragea à en parler. Il en arriva même à les présenter au gouverneur des Invalides qui accueillit ces deux braves gens, comme ils le méritaient, et reçut d'eux les précieux restes de nos trophées d'Austerlitz et d'Iéna. Quelques invalides de leur côté avaient retiré des cendres des morceaux de cuivre. Sous le second Empire on recueillit ces divers décors en deux panneaux qui sont actuellement derrière l'autel de la chapelle.

Venons maintenant aux trophées des guerres modernes. L'hôtel des Invalides reçut trois drapeaux provenant du château de Morée en 1829, puis soixante-onze enseignes après la prise d'Alger. En 1833 le drapeau de la citadelle d'Anvers, et ensuite un grand nombre de trophées pris en Algérie et à Saint-Jean-d'Ulloa y trouvèrent successivement leur place.

Les trophées de la bataille de Taguin (la prise de la Smala) et de celle d'Isly donnèrent surtout lieu à deux cérémonies imposantes. Le 5 juillet 1843, l'aide de camp du Roi, général Durosnel, apporté dans la cour les trophées pris par les troupes du duc d'Aumale : il est reçu par le général Petit, l'ancien colonel du 1^{er} régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, celui que Napoléon a embrassé dans la Cour de Fontainebleau, lors de ses adieux à la garde. Le général Durosnel ayant remis les drapeaux au général Petit, celui-ci s'écria : « La France entière et nous tous ici, vieux débris de vingt-cinq ans de guerre, nous applaudissons au succès de S. A. R. le duc d'Aumale et de la jeune armée d'Afrique. »

Un an après c'étaient les drapeaux d'Isly et surtout le grand parasol de l'Empereur du Maroc que recevait le général Petit au nom de ses vieux compagnons.

Malheureusement, aux funérailles du maréchal Sébastiani, le 11 août 1851, le feu prit à l'autel de la chapelle et se communiqua aux combles; cinquante-six drapeaux ou étendards et le parasol de l'Empereur du Maroc furent détruits, cinquante-cinq autres furent plus ou moins détériorés. La prise de Lagouat, les campagnes de Crimée et d'Italie et du Mexique comblèrent les vides créés par l'incendie.

Le 15 janvier 1856, le duc de Cambridge venait de remettre aux troupes rentrant de Crimée la médaille commémorative que la Reine Victoria envoyait aux soldats de l'armée d'Orient : dans la journée, un des aides de camp du ministre apporta aux Invalides deux drapeaux et 4 pavillons pris à Sébastopol; ils furent reçus par le maréchal Gouverneur.

Le 29 mai 1860, un détachement de cent gardes remit les drapeaux pris à Magenta et à Solferino et le 22 décembre 1862 arrivèrent les deux drapeaux que le 99^e de ligne avait enlevés au fameux combat de Borrego.

Après la prise de Mexico, le commandant de Galiffet, grièvement blessé d'un éclat d'obus, fut chargé d'apporter en France cinq drapeaux et treize fanions pris à Puebla et à San Lorenzo; le brillant officier de cavalerie se rendit à Vichy où était Napoléon III et lui présenta les trophées. L'Empereur invita M. de Galiffet, qui ne se tenait debout qu'avec des béquilles, à les remettre lui-même aux sous-officiers de grenadiers qui faisaient le service. Les grenadiers apportèrent les drapeaux à leur camp et en firent un trophée; de retour à Paris quelques jours après, ils les déposèrent aux Invalides.

Il nous reste à parler des deux drapeaux conquis sur l'armée

prussienne en 1870. Comme ils ont donné lieu à diverses polémiques, nous croyons devoir nous étendre sur la manière dont ils furent pris et sur la façon dont ils entrèrent aux Invalides.

Le 16 août 1870, à la grande bataille livrée sous les murs de Metz, la division de Cissey se porta en avant pour arrêter la marche de la brigade allemande de Wedel. Dans ce mouvement, le 57^e de ligne ayant pris position, fit sur les troupes allemandes

un feu dirigé avec tant de précision et de sang-froid que les assaillants furent presque détruits et leurs débris obligés à une retraite précipitée. Parmi les blessés allemands se trouvait le porte drapeau du 16^e prussien; le sous-lieutenant Chabal du 57^e de ligne français le voit, court à lui, une lutte s'engage et la hampe du drapeau est rompue; l'allemand en garde la base et le sabot tandis que le sous-lieutenant Chabal emporte le drapeau et le remet au général de Cissey. Durant un mois il fut exposé à Metz sur l'esplanade et versé ensuite à l'arsenal. Lors de la capitulation, il fut conservé par des officiers d'artillerie qui le firent parvenir à M. Thiers; il est entré à l'hôtel des Invalides le 2 mars 1872.

L'Empereur Guillaume fit faire à Berlin une enquête sur la perte du drapeau du 16^e poméraniens : satisfait de la conduite du régiment il lui donna une nouvelle enseigne dont le bout de la hampe n'est autre que l'ancienne; des soldats du régiment le lendemain de l'action l'avaient ramassée au milieu des morts sur

le champ de bataille et rapportée avec eux. Ce morceau est attaché à la partie nouvelle, au moyen d'un anneau d'or.

Ce fut le 23 janvier 1871 que l'armée allemande attaqua Dijon; presque tout autour de la ville les troupes françaises battirent en retraite, mais la brigade Ricciotti Garibaldi, composée presque uniquement de Français, tint ferme; le bataillon du Mont-Blanc posté dans une fabrique de noir animal, après avoir crénelé les murs et s'être barricadé, faisait un feu continu sur les assaillants. A un moment le 61^e poméraniens forme une colonne drapeau en tête pour enlever l'usine, mais assaillie par les balles du bataillon du Mont-Blanc, cette troupe recule, laissant parmi les morts le porte-drapeau. Sortant de la fabrique, le volontaire Curtat-Cadet suit l'ennemi, saisit le drapeau et le ramène. Un franc-tireur de l'Isère, Porret, trouve moyen de se le faire remettre et le porte à Ricciotti Garibaldi, celui-ci le rendit plus tard à un état-major français, et le drapeau fut envoyé à Paris au ministère de la guerre sans aucune indication d'origine. On le conserva dans les bureaux de l'artillerie jusqu'au 30 décembre 1885, on croyait même qu'il provenait des guerres du 1^{er} Empire, à cette date il fut versé au Musée d'artillerie.

Plusieurs étendards et pavillons pris au Tonkin sont venus se joindre à ces divers trophées, enfin tout dernièrement on a apporté aux Invalides la bannière de Béhanzin prise à Abomey.

GERMAIN BAPST.



PAUL JAZET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Housard, Valadon & Co.

TROP NOVICE

Ayuntamiento de Madrid

LA BATAILLE D'ARCOLE

EXTRAITS DES SOUVENIRS INÉDITS DE

ANDRÉ ESTIENNE, SURNOMMÉ LE « PETIT TAMBOUR D'ARCOLE »

Au moment où la municipalité de Cadenet, en Vaucluse, se dispose à élever un monument à la mémoire de son enfant : André Estienne, c'est une bonne fortune qu'apprécieront nos lecteurs de publier le récit qu'il a laissé de son principal fait d'armes. Nous en devons la communication à M. Castanié, un amateur passionné des choses militaires, qui, dans sa belle et nombreuse collection, conserve le manuscrit original de quatre-vingts pages in-4° où André Estienne a consigné ses souvenirs; Estienne était assez peu lettré : on en jugera par la copie littérale de la première page de ses mémoires :

« Ce cahier contient la bataille d'Arcole et différente autre batailles que André Estienne surnommé le petit tambour d'Arcole cest trouvait, en quinze an de service et douze campagne qu'il a fait dans les armée française partit en 1792 et a ut son congé en 1806 par congé avec retraite. A servie au 51^e d'Infanterie de ligne depuis 1792 j'us qu'à l'an dix de la République et passer a la garde des Consul le 6 Floréal an dix étant son congé le 24 Juin 1806, est reparti an 1815 dans le troisième bataillon de retraite partie pour Condé le 6 Mai rentré le 19 Août même année, rentrer dans la garde Nationale le 29 Septembre 1815 licencié le 30 Avril 1827. »

Au premier abord on est un peu surpris par l'écriture et l'orthographe : certaines phrases boiteuses ont besoin d'un coup de pouce pour marcher, mais ces petites difficultés surmontées, un récit se dégage qui a en vérité un caractère et une allure et qui mérite d'être recueilli. Il vaut en effet comme témoignage et en voici la preuve, signée d'un nom dont on ne contestera point l'autorité, lorsqu'il s'agit d'Arcole : c'est le Brevet d'honneur décerné à Estienne et dont les considérants sont à retenir :

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS
BONAPARTE PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE

D'après le compte qui lui a été rendu de la conduite distinguée et de la bravoure éclatante du Citoyen André Estienne, tambour des chasseurs à pied de la garde des Consuls, à l'affaire d'Arcole où il passa le canal à la nage sous le feu de l'ennemi, battit la

charge et donna à ses camarades l'exemple de l'intrépidité. Lui décerne à titre de récompense nationale des baguettes d'honneur. Il jouira des prérogatives attachées à ladite récompense par l'arrêté du 4 Nivôse An VIII.

Donné à Paris le 21 Fructidor An X de la République Française.

Le Ministre de la Guerre,
Signé : ALEXANDRE BERTHIER.

Le Premier Consul,
Signé : BONAPARTE.

Par le Premier Consul,
Le Secrétaire d'État,
Signé : H.-B. MARET.

Après ce brevet d'honneur dont la copie certifiée est jointe au manuscrit, il est peut-être inutile d'invoquer d'autres garants de la véracité d'Estienne : Néanmoins, pour n'être point soupçonnés de nous être rendus, M. Castanié et moi, les dupes de fabricants d'autographes, il faut citer le rapport du Conseil d'Administration de la 51^e demi-brigade inséré dans l'*Histoire régimentaire de l'Armée d'Italie*. Il confirme entièrement, pour les parties essentielles, le récit d'Estienne; seulement celui-ci y est désigné non par son nom, mais par son surnom de *Pierrot*.

« Il fallait reprendre Arcole, y est-il dit. Le 1^{er} bataillon s'avança sur le pont où il avait attaqué la veille; les deux autres réunis avec les grenadiers de la 40^e passèrent sur la droite et passèrent le canal au-dessus de son embouchure dans l'Adige. Le sous-lieutenant Ramon était en tête avec la compagnie de grenadiers du 3^e bataillon. Il se jeta à l'eau sans souci du courant ni du feu que faisait l'ennemi et atteignit la rive opposée. Il fut suivi de quelques grenadiers, de l'adjutant-



VI. 20

général Vial, d'une foule d'officiers, et du tambour Pierrot qui, passé sa caisse sur la tête battit aussitôt la charge; mais la troupe n'osant les suivre, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Bosse, officier au 3^e bataillon, blessé dans cette retraite, courait risque d'être emporté



par le courant. Ses camarades se jettent dans une nacelle et le ramènent. Le feu avait cessé; la nuit était noire. Les Français établirent un pont et passèrent. »...

Estienne est donc un témoin qui sur ce grand fait d'armes apporte quelques petites notes nouvelles; mais il ne faut point lui demander de raconter autre chose que ce qu'il a vu : Là, pour lui, a été l'important. Il ne sait rien autre que ce qu'a fait sa demi-brigade et tout au plus la demi-brigade d'à côté. Il ne faudrait point le pousser pour qu'il affirmât que la bataille d'Arcole a été gagnée parce que Estienne (André), tambour des grenadiers, a passé le canal avec sa caisse : mais c'est là ce qu'il faut.

Les soldats qui font les stratèges, se mêlent de juger les ensembles, critiquent les opérations et dirigent les campagnes, font de piètres combattants : Il faut voir son coin, ne voir que lui, ne donner d'importance qu'à lui et c'est ainsi qu'on fait des victoires, lorsque des hommes vont droit devant eux en braves gens et en tape-durs sans raffiner, ni figoler, et que, pour leur imprimer le commun mouvement, pour régler l'allure et profiter de chaque combat partiel, de l'avantage qu'un petit tambour peut prendre sur l'ennemi, de toute cette série d'épisodes dont l'ensemble fait les victoires, il se trouve un cerveau accumulateur tel qu'est le cerveau de Bonaparte.

Une observation seulement : Ici et partout il n'est question que de la 51^e demi-brigade, alors que Estienne, dans son récit, ne parle que de la 99^e demi-brigade; mais c'est le même régiment. André Estienne, engagé comme volontaire dans le bataillon qui se forma à Apt et qui se donna le nom de bataillon du Lubéron, se trouva, à l'amalgame des bataillons de volontaires et des régiments de ligne, incorporé dans une demi-brigade qui prit alors le numéro 99. Elle conserva ce numéro à l'Armée d'Italie jusqu'à l'arrivée à Milan, où, par ordre du Directoire, les numéros d'ordre furent tirés au sort entre toutes les demi-brigades des armées et où le numéro 51 échut à la ci-devant 99^e. Estienne ne peut s'y faire et bien que, dans l'intitulé de ses mémoires, copié évidemment sur ses Etats de services, il ne se réclame que de la 51^e, dans ses souvenirs il se reporte uniquement à la 99^e. Il y a là une confusion qu'il convenait de signaler.

On sait que déjà le tambour d'Arcole figure glorieusement sur un des monuments de Paris. C'est lui que, au fronton du Panthéon, David d'Angers a représenté battant désespérément sa caisse aux côtés de son général en chef, et l'humble soldat, mort en 1837 tambour maître de la X^e légion de la Garde Nationale de Paris, avait vivant, vu son effigie sculptée sur ce temple consacré aux Grands Hommes par la Patrie Reconnaisante.

Et maintenant, laissons la parole à notre héros.

F. M.

Dans la nuit du 14 novembre 1796, on construisit un pont volant sur l'Adige en face du camp. Le matin, au point du jour, les divisions d'Augereau et de Masséna passèrent le pont sans faire de bruit, pour surprendre l'ennemi. Pendant ce temps-là on avait mis le feu au camp. Sitôt que l'ennemi se fut aperçu du passage de l'armée française, le gros de son armée se retira en battant en retraite sur Arcole et là attendit l'armée française de pied ferme. Sitôt que l'armée française eut passé le pont de l'Adige, la division du général Masséna prit la gauche, celle d'Augereau occupa la route d'Arcole et la droite le long de l'Adige jusqu'au canal.

L'affaire s'engagea de part et d'autre. Masséna repoussa l'ennemi jusque dans les marécages, fit trois à quatre cents prisonniers et garda une position très avantageuse jusqu'au lendemain au matin. La division d'Augereau attaqua le centre en marchant toujours sur la route d'Arcole. Elle détacha la 17^e d'infanterie légère sur la droite, avec la 99^e demi-brigade et la 75^e, devenue l'une 51^e et l'autre 4^e régiment de ligne. Le général Lannes ayant été colonel de la 105^e demi-brigade, devint surnuméraire à l'encadrement qui eut lieu à Savone. Bonaparte s'attacha à lui de ce moment et le fit nommer général de brigade pour commander la 99^e et la 75^e. Au moment de la bataille, il se présenta à la tête de la brigade et fut reçu aux acclamations de : Vive le général Lannes ! Vive le général Lannes ! Le général répondit à ses anciens compagnons d'armes qu'il était fort aise d'être avec eux et d'avoir l'honneur de les commander.

Aussitôt Bonaparte fit marcher la brigade en avant. Lorsque nous fûmes près du pont nous nous arrêtâmes. Là, le général Lannes fut blessé à la jambe étant à cheval; il fut se faire panser à l'ambulance sans descendre de son cheval et revint de suite à la tête de sa brigade. Nous n'étions guère qu'à quatre-vingts pas du pont, lorsque nous nous arrêtâmes et que le feu de l'artillerie et la mousqueterie obligea la colonne de s'embusquer derrière la route qui se trouve très élevée, et forme une espèce de chaussée. La route était jonchée de morts. Le colonel Laffons de la 99^e avait été blessé, le commandant Sicard, une grande quantité de grenadiers aussi.

Le général Augereau reçut ordre de Bonaparte d'envoyer un bataillon de l'autre côté du canal pour inquiéter l'ennemi dans le village d'Arcole. Ce fut le 3^e bataillon de la 99^e commandé par le commandant Soules qui fut désigné. Il passa le canal dans des barques pour attaquer le village, mais au moment où il était près d'y entrer, l'ennemi le chargea et le mit en fuite en l'obligeant de repasser le canal.

Dans ce moment-là le général Augereau prit le drapeau du



1^{er} bataillon de la 99^e et il fut le planter sur la route à quinze pas en avant des tirailleurs en disant : « Grenadiers, venez chercher votre drapeau ! »

Bonaparte qui était à cheval, avec sa capote grise en drap par-dessus son habit de général, vint prendre le même drapeau et le planta environ dix pas plus loin. Il y avait encore par conséquent cinquante-cinq pas environ pour arriver sur le pont d'Arcole. Pas plus tôt que Bonaparte eut planté le drapeau, que son cheval eut peur, les deux pieds de derrière lui manquèrent; il glissa le long de la chaussée par une grande caracolade et se précipita dans le marécage d'un côté tandis que Bonaparte roulait de l'autre à six pas de son cheval. Aussitôt un caporal du centre de la 75^e et un grenadier de la 4^e, furent à son secours et le retirèrent du marécage sans qu'il eut aucune blessure.

Le général Bonaparte n'était plus reconnaissable tant il était plein de boue. Revenant à son esprit naturel, il donna au grenadier quelques sequins d'Italie qu'il avait sur lui et au caporal, il donna ses deux pistolets en lui disant que lorsqu'il les lui apporterait au Quartier général il le récompenserait. (Par parenthèse ces deux hommes furent très bien récompensés, car l'un a été porte étendard aux chasseurs à cheval de ses guides et le grenadier, comme il ne savait ni lire ni écrire, il le fit passer aux grenadiers à pied de sa garde. Après quoi il lui fit une pension de six francs par jour, sa vie durant). Bonaparte était plein de boue depuis les pieds jusqu'à la tête et était méconnaissable.



Il monta sur un autre cheval et donna ordre au général Augereau de soutenir la position jusqu'au soir, il partit pour aller visiter la division Masséna; les grenadiers furent reprendre leur drapeau. On soutint le feu jusqu'au soir, onze heures. L'armée bivouaqua, chacun dans la position du terrain pris dans la journée: nous avions eu deux cents hommes de blessés et une centaine de tués.

Au point du jour, le feu s'engagea de toutes parts; la 4^e demi-brigade resta toujours en position retranchée derrière la route aussi près du pont qu'il a été possible d'avancer, et soutint le feu jusqu'à dix heures du soir. La 99^e reçut l'ordre de venir donner du renfort à la division du général Masséna. Nous n'avions pas eu le temps d'arriver en présence de l'ennemi que la division Masséna avait déjà culbuté un corps de Hongrois et de Croates avec qui elle avait affaire. Masséna les avait laissés avancer un peu et puis ensuite retourna bride et là les soigna d'importance. On prit beaucoup de prisonniers. Il y eut une grande quantité de tués et de blessés et les autres furent repoussés jusque dans leur marécage où ils eurent le plaisir de se tirailler le restant de la journée.

Je cite ici un trait de bravoure d'un maréchal des logis du 4^e chasseurs à cheval, de couleur nègre. Il eut quatre chevaux de tués sous lui. Au cinquième, le général en chef, Bonaparte, lui fit présent d'un de ses chevaux et des meilleures montures. Il monta à cheval et dit à Bonaparte: « Général, j'espère de vous ramener votre cheval et les quatre que j'ai perdus. » Effectivement, il chargea sur l'ennemi avec tant de courage que chaque fois qu'il chargeait, il tuait un cavalier et ramenait son cheval.

Lorsqu'il a eu son contingent, il a ramené les quatre chevaux et celui que Bonaparte lui avait donné, en disant: « Je vous remercie général, de m'avoir donné une si bonne monture, car ce cheval est en partie la cause de la prise de ces quatre chevaux. » Bonaparte lui dit que les quatre chevaux étaient pour lui, ainsi que le cheval dont il lui avait fait présent et qu'il le nommait sous-lieutenant de ce moment. Le maréchal des logis nègre est parvenu jusqu'au grade de général et Bonaparte a toujours conservé pour lui une grande estime, car il a été dans tous les temps un de ses plus grands amis.

Un soldat d'infanterie légère eut les deux bras et les deux jambes cassés par la mitraille. Au moment qu'on le portait à

l'ambulance et qu'il passait devant le général il eut la force et le courage de crier: « Vive le général Bonaparte! ».

Le général Masséna n'ayant pas eu besoin du renfort de la 99^e demi-brigade, elle reçut l'ordre du général en chef de se porter à la droite de l'armée, le long de l'Adige, afin d'exécuter le plan de l'ingénieur en chef de l'armée. Il commanda qu'en passant devant des grandes meules de fagots, chaque soldat en prit un au bout de sa baïonnette. Ensuite, à mesure que les soldats arrivaient au bord du canal, ils jetaient leurs fagots dans l'eau afin de former une espèce de chaussée praticable pour passer plus promptement de l'autre côté et surprendre l'ennemi avec plus de rapidité, mais un feu de file bien fourni par trois mille Autrichiens retranchés derrière le chemin élevé où les chevaux passent lorsqu'ils montent des barques sur le canal, arrêta notre expédition, par la lenteur que les soldats mirent à jeter leur fagot dans l'eau et la grande quantité des blessés. Alors, Bonaparte qui était là présent, ordonna que l'on passât à la nage, vu que le canal n'était pas très profond. Au moment où il achevait ces mots, un de ses aides de camp fut tué à ses côtés.

Aussitôt les ordres furent exécutés. Un lieutenant de grenadiers de la 99^e nommé Armand se jeta dans le canal et prit pied de l'autre côté. Aussitôt le nommé Estienne (André), tambour des grenadiers de la 3^e compagnie de la 99^e se jeta à la nage tout habillé avec sa caisse et tout son bagage et, lorsqu'il fut de l'autre côté, il vit venir des braves officiers et sous-officiers qui venaient pour le protéger: c'étaient messieurs Laty, capitaine; André, capitaine; Rey, adjudant-major devenu général; Giron, capitaine; Depin, lieutenant; Lambinet, capitaine; Fériz, sergent de la même compagnie de grenadiers dont était le tambour. Les capitaines Laty et André furent tous deux blessés à ses côtés: une très petite barque passait sur l'eau, un nageur la poussa près du bord; on la tira à terre et on embarqua les deux capitaines. Dans ce moment-là, le tambour marcha en avant en battant la charge ayant avec lui son brave sergent. Ils crièrent: « En avant! » montèrent sur la berge et toujours en criant: « Ils sont à nous » ils se firent voir tous deux à trois mille Autrichiens qui étaient cachés derrière le chemin élevé qui formait une chaussée. Lorsque les Autrichiens aperçurent le tambour et le sergent, ils battirent en retraite. Il n'y avait cependant que le nombre des braves officiers et sous-officiers que je cite dans mon rapport. Cela facilita la pose des fagots.

Le général Bonaparte ne perdit pas de temps; il ordonna

qu'on amenât trois pontons et qu'on les mit en travers sur le canal pour former un pont. Cela s'exécuta de suite. La 3^e compagnie de grenadiers de la 99^e demi-brigade passa de suite de l'autre côté du canal et se mit à construire pendant la nuit une redoute en gazon pour garantir la tête du petit pont. Le petit tambour fut se restaurer avec les grenadiers réunis qui se trouvaient derrière la demi-brigade et, lorsqu'il fut bien restauré il fut rejoindre sa compagnie au point du jour.

Ces grenadiers dont je viens de parler étaient seulement six compagnies de grenadiers qui venaient de l'armée du Rhin pour être incorporés parmi les grenadiers des deux divisions Masséna et Augereau. Ils ne furent incorporés qu'après la bataille d'Arcole.

La troisième journée commença au petit jour sur tous les points. Le centre ne pouvait rien faire sans le secours de la droite et de la gauche : il se maintenait seulement. Masséna soutint aussi ses positions jusqu'à environ trois heures après midi où le grand coup se donna.

Quant à la brave 3^e compagnie de grenadiers de la 99^e, l'ennemi l'inquiéta beaucoup par une batterie de deux pièces de canon qu'il avait postée sur le flanc droit. A l'arrivée du petit tambour, le grenadier le plus avaré de la compagnie fut tué par un boulet qui lui emporta la tête. Après que beaucoup de grenadiers l'eurent fouillé, le sergent Ferytz trouva le boursicot du grenadier tué qui contenait dix pièces d'or.

Le feu du canon ne nous empêcha pas de construire une superbe redoute en gazon. Lorsqu'elle fut finie, la 99^e passa le petit pont au pas de charge; les grenadiers qui étaient à la tête du pont depuis la veille au soir rentrèrent dans leurs rangs, et nous marchâmes, toujours au pas de charge, sur le village d'Arcole.

Il y avait un détachement du premier régiment de hussards qui passa sur le petit pont après la 99^e pour protéger la retraite. Il eût mieux valu ne point l'avoir, car il fut cause, dans une petite défaite qu'eut la 99^e, de la perte d'une centaine d'hommes qui se noyèrent tous dans un carré d'eau d'environ quinze pieds en carré. Ce furent ces malheureux hussards qui battirent en retraite au galop et qui, voulant passer sur le pont, culbutèrent ces braves soldats de la 99^e qui furent victimes de leur imprudence et furent foulés sous les pieds des chevaux et renversés dans le canal, à côté du pont, dans le carré d'eau dont on parle.

Le premier soldat qui tomba dans l'eau attrapa un de ses camarades, ainsi de suite, ils se tirèrent l'un l'autre et s'entassèrent les uns sur les autres.

Une cantinière nommée Marie, femme d'un sergent, mariée légitimement, arriva avec les braves grenadiers qui soutenaient la retraite et, en jetant les yeux sur ces malheureux noyés elle reconnut son mari, sans pouvoir porter de secours à aucun. Le courage que cette femme avait montré dans cette journée avec les braves grenadiers lui valut une médaille en or que Bonaparte lui donna avec ces mots gravés sur la médaille :

PREMIÈRE CANTINIÈRE
DE L'ARMÉE.

Les grenadiers protégèrent la retraite dans la redoute qu'ils avaient faite et la 99^e avait toute repassé le pont et s'était mise en bataille le long du canal en faisant un feu bien garni sur l'ennemi, mais, sur les quatre heures après midi, il ne fut plus possible de soutenir l'ennemi. Il se porta en force sur le petit pont et les grenadiers ainsi que la 99^e furent obligés de battre en retraite avec le reste de la division d'Augereau, car ils furent attaqués par trois mille croates sur la grande route. Ce moment de vigueur et de bravoure de la part des ennemis fut cause qu'ils perdirent la bataille d'Arcole, parce que cela donna un élan aux Français.

Dès lors que l'on vit l'ennemi avancer, c'en fut assez. La brave 32^e marcha au pas de charge en croisant la baïonnette et culbuta les trois mille

Croates dans les marécages à droite et à gauche. Ils laissèrent donc la route libre à la 32^e et aux six compagnies de grenadiers qui, étant pour la réserve, suivirent le mouvement et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à une petite lieue de l'autre côté du village d'Arcole.

Le soir de l'affaire, deux cents hommes français aperçurent un château à trois quarts de lieue d'Arcole. Ils l'entourèrent, et un officier qui se trouvait parmi les deux cents hommes, prit un tambour avec lui et fut lui-même en parlementaire sans savoir que ce château renfermait dix-huit cents hommes Napolitains. Il leur dit de la porte de la grange que, s'ils voulaient se rendre prisonniers ils n'avaient qu'à laisser leurs armes dans le château et à défilé deux par deux devant les Français, mais que, s'ils ne se rendaient pas dans dix minutes, on mettrait le feu à des grands tas de paille qui étaient dans la cour de la grange près du château. Voyant cette malheureuse position ils se rendirent sur le champ et les deux cents Français tirailleurs firent dix-huit cents hommes Napolitains prisonniers et les emmenèrent jusque dans les camps français.

La division Masséna et celle d'Augereau prirent position en avant du village d'Arcole, dans le village, le long du canal et sur la route depuis le pont d'Arcole jusqu'au pont de l'Adige. L'ennemi battit en retraite jusqu'à la Piave et le Tagliamento.

Voilà la manière dont la bataille d'Arcole se termina.

